

VIE ET CONDUITE DE NOTRE SAINT PÈRE ABBA THÉODOSE ARCHIMANDRITE
DE TOUT LE DÉSERT DÉPENDANT DE LA SAINTE VILLE DU CHRIST NOTRE
DIEU, ÉCRITE PAR THÉODOROS LE TRÈS SAINT ÉVÊQUE DE PÉTRA QUI A ÉTÉ
SON DISCIPLE. ¹

PRÉFACE

L'unique et indivisible Essence, Divinité, Puissance en trois personnes du Père, du Fils et du saint Esprit, la Nature incréée, la Majesté souveraine, la Source qui libéralement accorde les biens fait jaillir le flot intarissable du salut, d'une façon générale pour tous les hommes, mais surtout pour ceux qui lui sont consacrés et qui suivent correctement ses lois divines. C'est ce qu'a signifié notre Sauveur et Dieu Jésus Christ, l'une des personnes de l'immaculée et consubstantielle Trinité qui se laisse reconnaître et subsiste en une unique Divinité, lorsque, comme d'une très haute cime, il a proclamé à tous par son saint Évangile (Jn 7,37) : «Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive.» Or, de cette boisson spirituelle s'abreuvent tous ceux qui, enflammés d'amour pour lui, tels des gens assoiffés, accourent à lui en toute hâte, et, irriguant leurs âmes comme des sillons ou des jardins, font croître le fruit varié et parfumé de la vie agréable à Dieu. C'est de cette soif aussi qu'a été possédé le bienheureux David quand il dit (Ps 41,2) : «Comme le cerf soupire après les fontaines jaillissantes, ainsi mon âme soupire après le Dieu fort, le Vivant.» Puis, lorsqu'il a appliqué les lèvres de son esprit à la grâce divine comme au jet d'une source et qu'il a aspiré le breuvage prophétique, de nouveau il s'écrie (Ps 118,131) : «J'ai ouvert la bouche et j'ai aspiré l'Esprit.» Tous les saints de même (car il me faut abrégé), lorsqu'ils ont cultivé leurs âmes comme de bons cultivateurs et qu'ils les ont bien irriguées du don du saint Esprit, ont fait fructifier, chacun en proportion de ses peines, l'épi de blé des bonnes œuvres : l'un a produit cent pour un, un autre soixante, un autre trente, comme l'expose la parole divine de l'Évangile (Mt 13,23), qui montre ainsi comment se multiplie la semence jetée en eux par le divin message.

Qu'en est-il donc de notre vénérable père Théodose lui aussi ? Car il est temps désormais de m'approcher de lui en ce discours. Comment a-t-il employé les talents que Dieu lui a donnés ? Car c'est par cette image aussi que l'Écriture s'est plu à désigner figurativement la grâce plus haut nommée. Est-ce que, durant le temps de la foire spirituelle d'ici-bas, il a fait moins d'affaires que l'un de ceux qui, par leur négoce, ont gagné le royaume éternel ? Nullement. Oui, c'est pareillement, pareillement que, lui aussi, par les sueurs de son ascèse, par sa confiance en Dieu, il a doublé le talent de la grâce divine, en sorte qu'il s'est rendu digne de cette divine et bienheureuse parole (Mt 25,21-23) : «Bravo, bon et fidèle serviteur ! Tu as été fidèle en peu de choses : je t'établirai sur beaucoup. Entre dans la joie de ton maître.»



¹ A.-J. FESTUGIÈRE, Les moines d'Orient.

Eh bien, avec quelles qualités originelles et de quels parents est né ce héros grand par la foi, abondant en espérance, enflammé de charité, de quelle patrie issu et comment mis à nu il a lutté dans la palestine monastique, voilà ce qu'il me faut raconter d'abord; je dirai ensuite, ainsi que je l'ai annoncé plus haut, comment, à partir de là, a été fondé peu à peu cet illustre monastère célébré par tous – sans accabler l'auditoire par une profusion immodérée, sans non plus voiler la vérité par un exposé trop concis afin que, tirant de cette narration aussi un modèle de bonnes œuvres, nous nous efforcions, selon nos moyens, d'imprimer en nous les vertus de ce tout parfait vieillard. Puisse le Dieu de la charité, par la sainte intercession de notre Souveraine, la glorieuse Mère de Dieu et toujours Vierge Marie, et de toutes les saintes et pieuses prières du Bienheureux lui-même, se faire dans ce discours aussi d'obéissance, mon collaborateur : alors, de moi pécheur et le dernier de tous (je le dirai souvent), Dieu, selon le mot du Psalmiste (Ps 50,17), «ouvrira les lèvres», afin que ma bouche annonce dignement l'éloge de la conduite de Théodose.

I. PATRIE, FAMILLE, NAISSANCE.

Il y a, dans le pays de Cappadoce, un village du nom de Mogarissos, alors ignoré de la plupart, mais aujourd'hui connu quasi de tous cause du saint : aussi bien, dans le cas de Samuel, qui dès les langes fut consacré à Dieu, sa patrie, Armathaim, lieu jadis sans éclat, devint-il plus tard éclatant aux yeux de tous à cause de la vertu du prophète. C'est donc dans ce village – car, tandis que je suis fier de la noble nature de mon héros, je ne rougis pas de l'indignité de sa patrie – que naît ce bienheureux Théodose, issu, pour ainsi dire, comme un excellent rameau d'une excellente souche. De fait, ses parents étaient gens aimant Dieu. Son père, Proairésios, était d'humeur aimable, sa mère Eulogia, chère à Dieu par ses dispositions. Elle brillait au plus haut point par la piété et ensemble les œuvres agréables à Dieu, et ceci en est le signe : l'éternellement mémorable Eulogia, mère de notre saint père, fut jugée digne elle aussi de la corporation monastique; elle prit occasion du fils issu d'elle pour mener la vie consacrée à Dieu, et elle reconnut pour père celui dont, par le fait de la nature, elle avait été constituée mère : par son fils en effet, elle fut enfantée selon le Christ, elle qui l'avait enfanté selon la chair.

2. PREMIÈRE ÉDUCATION. DÉPART POUR JERUSALEM.

Après avoir été formé en son premier âge, quant au corps et à l'âme, dans la crainte de Dieu et pieusement élevé, comme il était naturel puisqu'il avait de tels parents et qu'il devait devenir tel que mon discours dans son progrès le montrera (mais que m'importe à cette heure de dire de quelle patrie il est issu et de quels parents il est né ? Pour ceux qui sont abondamment pourvus de vertu il n'est pas besoin de tirer de telles sources les éléments de l'éloge), il prit la sage résolution de partir pour la sainte ville du Christ, Jérusalem, en vue de vénérer les lieux saints où le Créateur de l'univers, notre Seigneur Jésus Christ, a supporté dans sa chair, pour le salut du genre humain, une passion volontaire, et tout ensemble parce qu'il voulait embrasser la vie érémitique. Comme il avait été nourri dans la crainte de Dieu pieusement élevé et éduqué, il s'était rendu cher à tous et avait été consacré pour lire les saintes Lettres au peuple chrétien. Or, comme il, entendait souvent le Dieu de l'univers parler par ses saintes Écritures, dire autrefois à Abraham (Gn 12,1) : «Sors de ta terre et de ta parenté, et viens ici dans la terre que je t'aurai montrée», dire aujourd'hui dans son saint Évangile à quiconque a eu foi en lui (Mt 19,29) : «En vérité je vous le dis quiconque a laissé patrie, maison, femme, enfants, parents, frères à cause de moi, recevra cent fois autant dans le siècle présent, et aura en héritage la vie éternelle», et encore (Jn 12,26) : «Si quelqu'un veut me servir, qu'il me suive, et partout où je me trouve, là sera aussi mon serviteur», comme donc le soldat du Christ Théodose avait accueilli en son âme ces paroles et celles qui leur ressemblent, il décida, comme j'ai dit, qu'il lui fallait partir pour Jérusalem. Car son âme avait été blessée d'une divine ardeur à se tenir en repos d'esprit et d'intelligence, à connaître et contempler Dieu autant qu'il est possible à l'homme, et il mettait tout son zèle à atteindre à la vie céleste et angélique. Aussi, sans retard, s'en va-t-il au plus vite par la route qui mène à Jérusalem, vers la fin du règne de Marcien (450-457) de pieuse mémoire, l'empereur qui réunit le saint et grand concile de Chalcédoine (451) où furent repoussées les erreurs d'Eutychès, de Nestorius et de toute hérésie. Cet homme divin (Théodose) avait invoqué le Dieu qui donne tout bien, disant (Ps 75,11) : «*Guide-moi, Seigneur, sur ta route et je*

marcherai dans ta vérité car j'ai eu confiance en toi, j'ai pris avec ardeur ta croix sur mes épaules et je t'ai suivi.»

3. VISITE À SYMÉON STYLITE.

Cependant, une fois arrivé à la grande ville d'Antioche, il prend le sage et sagace parti d'aller aussi vers l'illustre Syméon et d'avoir part, en guise de viatique de vertu, à sa prière et à sa bénédiction – je veux dire ce fameux vieillard Syméon, qui, de la guette de sa colonne, illuminait comme un soleil, des rayons de ses vertus, tout ce qui est sous le ciel. Parvenu chez Syméon, il se voit aussitôt annoncer à l'avance tout ce qui, par la grâce de Dieu, devait lui arriver. En effet, quand il se fut approché de cette sainte colonne du grand Syméon, avant même d'avoir élevé la voix vers l'homme de Dieu, le bienheureux Théodose l'entend qui lui dit d'en haut : «Tu as bien fait de venir, homme de Dieu Théodose», et c'est à voix forte que le grand Syméon le saluait de ce nom de Théodose. Ensuite, comme le bienheureux Théodose lui avait demandé sa bénédiction et que, pour la recevoir, il s'était agenouillé et avait appuyé son front contre terre, l'admirable Syméon le bénit aussitôt, puis il l'invita à mouler vers lui. Et quand il fut arrivé en haut, tout d'abord Syméon sanctionna par un saint baiser la charité du Christ à son égard, puis il lui tint à peu près ce langage : «Va en paix ton chemin, Théodose tu as pris une bonne décision. C'est le Seigneur qui dirigera tes pas il veut lui-même ton voyage. Car bien vite tu raviras aux loups spirituels beaucoup de brebis de son troupeau et les feras paître à l'exemple du bienheureux Pierre, tu leur bâtiras une très vaste mandra inaccessible aux embûches des bêtes spirituelles, et tu conduiras vers Dieu ceux qui y pratiqueront l'ascèse.»

Ce miracle, on peut voir, à ce qu'il me semble, qu'il ne le cède pas : de beaucoup à celui qui eut lieu au sujet de Jean, dont le Christ a témoigné qu'il dépasse tous ceux qui sont nés de la femme. De même en effet que, quand Jean était tout petit, son père Zacharias prophétisa tout ce qui devait lui arriver, disant (Lc 1,76) «Et toi, petit enfant, tu seras appelé prophète du Très Haut car tu marcheras en avant du Seigneur pour lui préparer la voie», de même ce grand Syméon a annoncé d'avance, sous l'inspiration du saint Esprit, à son fils spirituel Théodose tout ce qui, par le vouloir de Dieu, devait lui arriver, donnant ainsi des ailes à son zèle spirituel par l'espérance de ces biens à venir. Cette prophétie donc, que l'Esprit saint avait soufflée et qu'avait répétée cet admirable Syméon, on peut voir, par l'événement lui-même, qu'elle est en marche jusqu'à ce jour par la providence du Seigneur de toutes choses notre Dieu Christ. Qui, de fait, est si étranger à notre terre habitée qu'il ignore ce grand et célèbre habitacle de la piété qu'avec l'aide de Dieu notre vénérable père Théodose a édifié de fond en comble ? Qui ne connaît l'énorme multitude de ceux qui, par la grâce de Dieu, y sont sauvés ? Beaucoup en effet de ceux qui, selon l'oracle prophétique (Ps 33,15; 36,27), aspirent à s'éloigner du mal et à faire le bien, après avoir échappé, comme à de terribles vagues, aux troubles du monde et navigué par un vent doux et salutaire, viennent aborder à notre port où ils s'exercent à toute sorte de vertu et s'appliquent à la vie solitaire. Mais qui pourrait omettre la consolation et le soin de ceux qui sont mis à l'épreuve à l'occasion de pauvreté ou de maladie ? Qui pourrait taire les bons traitements dont bénéficient ceux que consume la vieillesse ou qui sont tombés entre les mains de démons impurs ? Outre cela, tous ceux qui ont ici, par la grâce de Dieu, leur domicile fixe et tous ceux qui y viennent pitié et de bons soins ? Mais notre discours s'est détourné de la voie droite et directe, il s'est approché du terme et n'a même absolument pas touché pour ainsi dire au commencement : allons, ramenons-le donc à notre sujet.

4. ARRIVÉE À JÉRUSALEM.

Quand donc le bienheureux Théodose se fut pourvu en guise de viatique, comme nous l'avons dit, des bénédictions du grand et admirable Syméon, il se rendit à la sainte cité de Dieu, le bienheureux Juvénal étant alors archevêque (+ av. juillet 458). Il commença par vénérer tous les Lieux Saints, puis se mit à se dire en lui-même : Comment vais-je débiter dans la vie ascétique ? Dois-je mener la vie solitaire ou vivre avec d'autres pieux ascètes ? Mais au vrai je n'ai pas jusqu'ici l'expérience de l'état monastique, et il y a donc péril pour moi à lutter seul contre les esprits du mal. Si nul en effet n'est si insensé qu'il accepte d'entrer un jour en lutte contre des ennemis visibles avant d'avoir exactement appris le métier militaire par un laborieux dressage, comment pourrais-je, moi, quand je ne me suis pas encore ceint de force, que mes bras n'ont pas été formés au combat corps à corps ni mes mains à la guerre,

combattre contre «les principautés, les puissances, les tyrans de ce monde de ténèbres, les forces spirituelles du mal répandues dans les airs» (Eph 6, 12) ? Reste donc que je me fasse d'abord le disciple de pères saints : c'est ensuite seulement que je recueillerai dans la solitude les fruits qui naissent de la contemplation.»

5. THÉODOSE SE FAIT LE DISCIPLE DE LONGIN. SÉJOUR À LA TOUR, PUIS AU KATHISMA.

S'étant fait ces sages réflexions (car il était, si nul autre, orné de beaucoup de prudence), il se mit à la recherche de ceux qui menaient avec grands efforts leurs travaux ascétiques (car il avait compris avec vraie justesse que celui-là seul qui a peiné est, grâce à l'expérience, un sûr instructeur). Il en trouva un, se fit le compagnon de l'illustre Longin, et se complut grandement aux mœurs de ce bienheureux vieillard : de fait, après s'être reclus, comme dans une ruche, dans une cellule de la Tour de l'admirable David, ce merveilleux vieillard, à la manière d'une abeille, fabriquait avec soin le miel doux et immaculé de la vertu et l'offrait à Dieu, Roi suprême de l'univers. Quand, auprès de lui, Théodose eut été exercé comme il fallait dans ses sens spirituels en sorte qu'il lui fût habituel de distinguer le bien du mal, quand, par l'obéissance, il eut appris à imiter le Dieu logé en lui qui avait obéi à son père «jusqu'à la mort, et à la mort de la Croix» (Ph 2,8), il passa, sur l'avis de son maître, à ce qu'on nomme le Vieux Kathisma situé près de la grand'route qui mène à Bethléem, à la requête d'une pieuse chrétienne nommée Hikélia, qui, épouse du gouverneur, était devenue ensuite diaconesse du Christ, riche en illustration mondaine, plus riche encore en sainte conduite conforme au Christ. C'est elle qui, dit-on, bâtit l'église édifiée en ce lieu en l'honneur de l'immaculée Mère de Dieu et toujours Vierge Marie aux temps du bienheureux archevêque Juvénal.

6. THÉODOSE QUITTE LE KATHISMA POUR LE LIEU DE SON FUTUR MONASTÈRE.

Alors que Théodose s'était montré là supérieur encore à sa réputation et qu'il avait été proclamé illustre comme aux jeux olympiques (car la chaleur eût plus tôt abandonné le feu que la grâce divine notre héros), il descendit désormais dans le stade pour lutter en combat singulier contre notre ennemi commun à tous, et quitta donc le séjour du Kathisma pour les trois raisons que voici : il fuyait le poids de l'higouménat qu'à la vue de sa conduite irréprochable les pères du lieu s'efforçaient de lui imposer; en second lieu, il voulait accéder aux labeurs plus parfaits de l'ascèse afin que, dressant une échelle en son cœur et montant de «gloire en gloire» (II Cor 3,18), il ne cessât pas de subir progressivement une transformation divine jusqu'à ce qu'il fût parvenu au Dieu que tous désirent; troisièmement, il était conduit par la providence de Dieu qui organise sagement toutes choses : car, si ce ne l'eût pas accueilli, il n'eût pas reçu non plus ces myriades de moines qui, à sa suite, y ont si brillamment pratiqué l'ascèse. Par la providence donc de Dieu qui lui avait pris la main, il vint occuper la cime de ce mont-ci et bivouaquer dans cette caverne-ci, où repose aujourd'hui sa sainte dépouille.

Il y a une légende non écrite descendue par tradition des temps anciens aux âges postérieurs et arrivée jusqu'à nous. Elle dit que ces mages croyants venus d'Orient à Bethléem sous la conduite de l'astre, et qui avaient apporté au Sauveur de l'or, de l'encens et de la myrrhe quand il accepta de devenir chair à partir de la sainte Mère de Dieu, reçurent l'oracle d'un ange de retourner chez eux par un autre chemin. Comme ils s'en retournaient, ils logèrent dans cette caverne, y dormirent la nuit, et, de bon matin, reprirent le chemin de leur patrie. Or il n'y a là rien d'incroyable si l'on est de sain jugement : tout d'abord, dès là qu'ils ne devaient pas repasser par Jérusalem, il ne leur était pas trop facile de rentrer par une autre voie de Bethléem chez eux sans passer par cet endroit, comme nous voyons aujourd'hui encore que c'est là une habitude bien établie pour ceux qui viennent de Bethléem ou de la contrée avoisinante. En outre, bien des événements qui ont eu lieu comme celui-ci n'ont pas trouvé place dans la sainte Écriture; nous croyons pourtant qu'ils se sont réellement accomplis en la manière dont la seule renommée nous les transmet. Quoi qu'il en soit, ce grand luminaire Basile aussi (car il me faut bien, comme une friandise, ajouter à mon discours quelque citation de lui), dans l'un de ses écrits, rapporte une légende non écrite venue en tradition des anciens, selon laquelle notre premier père Adam a été, dit-on, enterré au lieu nommé *Kranion*, où le Sauveur, des mains des juifs kyrioktones, a reçu la mort qui sauve le genre humain.

7. SÉJOUR DE THÉODOSE DANS LA CAVERNE.

Une fois donc arrivé là, tendu avec ardeur vers les choses en avant, oublieux des choses en arrière (Ph 3,14), Théodose accomplissait droit au but la course qui mène à Dieu, il maintenait sa confiance en Dieu et «combattait le bon combat» à l'exemple du bienheureux Paul (II Tm 4,7), pour ceindre avec lui, au temps opportun, la couronne de justice qui lui était réservée. Ainsi donc, comme nombreuses et importantes sont les ordonnances qui nous ont été données par Dieu, grâce auxquelles l'âme se purge et débarrasse de la souillure des passions, l'intelligence s'illumine par l'union avec la splendeur divine, Dieu enfin se complaît à voir le redressement de ses créatures, c'est à chacune de ces ordonnances que s'attachait avec alacrité le serviteur du Christ, dans la mesure de ses forces, mais par-dessus toutes il était possédé du divin amour de la charité, l'âme blessée de la douce blessure qu'elle met en nous, de sorte que, par le fait de notre héros, s'accomplissait le grand commandement des lois de Moïse (Deut 6,5) : «Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de toute ton intelligence», Moïse ayant désigné ainsi, d'une façon naturelle et simple, les activités généreuses des puissances spirituelles, quand on les tourne, mues comme il faut, vers l'amour de Dieu et qu'elles ne préfèrent rien d'autre à cet amour. Ces activités spirituelles de l'âme, l'ami de Dieu Théodose les avait donc accordées ensemble comme un habile artiste, et, mettant en mouvement chacune d'entre elles de manière appropriée au temps opportun, il luttait jusqu'au sang contre le péché, pour que son cœur purifié contemplât purement le Dieu qui mesure la récompense à la pureté même de l'illumination divine. Qui en effet a jamais été vu aussi prêt que notre héros à affronter les périls pour Dieu, sans craindre les menaces des empereurs, sans céder aux flatteries des gouverneurs, lorsque ce qu'ils ordonnaient, tout en concernant Dieu, n'était pas selon Dieu ? Mais le bienheureux savait aussi, par la pratique du labeur ascétique, chasser de son esprit les tentations qui doivent l'être, et il ne se faisait pas faute de ramener en bas, par l'humilité qui fait monter vers Dieu, toute pensée d'orgueil qui s'élevait contre la connaissance de Dieu, il asservissait toute pensée à l'obéissance au Christ en proportion de la connaissance qu'il avait de lui. Quelle n'était pas, et combien grande, son endurance ? De fait, rien n'était plus fort que l'amour de Dieu qu'il y avait en lui, «ni tribulation ni angoisse ni persécution ni faim ni nudité ni glaive» (Rm 8,35), d'un mot rien de ce qui a coutume de terrifier les tièdes. Non seulement, il manifestait avec pleine liberté de langage devant les princes sa foi en Dieu, mais encore il regardait comme une partie de la suprême béatitude le fait de souffrir pour Dieu. Qui a mortifié à ce point les membres du corps terrestre ? Luxure, impureté, passion, désir mauvais (Col 3,5), il avait consumé tout cela par les macérations corporelles. Qui n'eût admiré sa vigueur dans les veilles, son zèle intense pour la psalmodie, l'abondance et le douloureux labeur de ses larmes, la pureté et la candeur de sa prière, sa station debout durant toute la nuit, ces suspensoirs qu'il gardait en secret, sur lesquels il se tenait supporté à cause du relâchement du sommeil et de la peine que lui causaient les tumeurs dont il était affligé par suite de la trop longue station droite ? Qui n'eût ressenti de la stupeur devant l'acuité et la pureté de son esprit qui s'élevait par la prière comme avec des ailes de colombe (à preuve la réalité concrète, qui en portait témoignage par les attitudes qu'il prenait) qui ne trouvait son repos désiré qu'en Dieu, vers lequel se portait toute l'ardeur de notre héros et pour atteindre lequel il ne cessait de lutter dans le mépris de toute chose temporelle, car il percevait clairement qu'une fois totalement purifié ici-bas, il entrerait, à l'exemple du divin Moïse, à l'intérieur de la nuée divine et serait saisi par la très pure lumière, tout le mortel en lui ayant été absorbé par la vie ? Qui jamais a si persévéramment dominé la chair que c'est tout juste s'il ne méprisait tout soin du corps ? Car il ne donnait pas à la chair autant de nourriture que le requérait l'appétit, mais tout juste assez pour que ne fût pas rompu le lien du couple corps et âme avant qu'en n'eût ainsi décidé Celui qui avait établi ce lien. Et puisque nous connaissons deux sortes de nourriture, celle qui convient à l'âme et celle qui convient au corps, il nourrissait et abreuvait si bien son âme sainte par la méditation continuelle des paroles divines qu'à lui aussi s'ajustait à merveille le mot du psaume qui dit (Ps1,2) : «Mais c'est dans la Loi du Seigneur qu'est établi son vouloir, c'est dans cette Loi qu'il méditera jour et nuit. Et il sera comme l'arbre planté près du courant des eaux, qui donnera son fruit en son temps.» D'où vient qu'il avait mérité aussi à bon droit la félicitation par laquelle s'ouvre ce psaume (Ps 1,1). Sa nourriture corporelle en revanche restait celle qu'il avait adoptée tant qu'il fut jeune et dans toute sa force, des fèves trempées, des dattes, des caroubes, celles des plantes sauvages qui sont comestibles; et, s'il lui arrivait jamais d'être en manque de ces aliments à cause du caractère extrêmement désertique du lieu, faisant tremper les noyaux des dattes il les mangeait et apaisait ainsi les besoins du corps : durant trente ans, il s'abstint entièrement de

pain. Le feu brûlant qui dans la jeunesse porte le corps aux désirs charnels, il l'éteignait si bien, d'abord par la crainte de Dieu, puis par le régime hebdomadaire susdit, que sa chair fut clouée par la crainte comme par des pointes, et que ses genoux s'affaiblirent, selon le mot du bienheureux David (Ps 108,24), par suite d'un jeûne si soutenu. Quant aux attaques du démon (car c'est à cet âge surtout que l'immonde mène plus fortement ses assauts contre ceux qui luttent – son pouvoir, comme dit le valeureux Job (Jb 40, 11), réside dans le nombril – : il trouve la jeunesse disposée aux titillations des plaisirs et il s'en sert comme d'un allié à la guerre pour faire tomber le jeune lui-même), le bienheureux homme de Dieu les repoussait par ses prières mêlées de larmes et par les stations, poursuivies durant la nuit entière, de la psalmodie. Ce zèle dans la maîtrise de soi, il le soutint jusqu'à la plus profonde vieillesse – si à la vérité il faut encore nommer maîtrise de soi celle qui est libre de contrainte et éloignée de l'effort, et n'y pas voir plutôt une nature excellente, l'habitude, quand elle est fortifiée par le temps et qu'elle dure tout du long en même temps que l'amour, se changeant, comme presque toujours, en cette nature même.

8. PREMIERS DISCIPLES DE THÉODOSE.

Faut-il donc s'étonner, si, alors que l'admirable Théodose se livrait à ces pratiques et purifiait si bien «les pensées de la chair» (Rm 8,6 s.), il devint désormais illustre aux yeux de tous ? Car il est bien vrai qu'une ville bâtie sur un mont ne peut demeurer cachée. Quel fut en effet le résultat de cette conduite très excellente ? Beaucoup accoururent enflammés de zèle, et, désireux de vivre avec lui, le supplièrent de les guider dans la vie selon Dieu. Et certes ce n'est pas sans peine, mais enfin il se laissa persuader. Il se sentait forcé par Celui «qui était devenu tout pour tous» (I Cor 10,33) et qui enseigne à chacun à ne pas considérer seulement son bien propre, mais à chercher aussi le bien des autres, pour qu'ils soient sauvés.

Lors donc que six ou sept frères environ se furent rassemblés chez le bienheureux Théodose comme chez un pédotribe capable de les bien exercer aux combats de l'ascèse, comme, durant toute sa vie, il s'était appliqué à pérégriner hors du corps pour aller auprès de Dieu, il ordonna à ses disciples de bâtir le sépulcre où nous payons à la terre, dont nous sommes sortis, ce que nous devons à la terre : il les rendait aussi, grâce à cela, plus résolus à la lutte par le souvenir continuel de la mort. De fait, pour eux, le lieu où ils étaient venus pratiquer la vertu était en même temps l'habitable de corps déjà morts. Mais, ce sépulcre achevé, quel n'a pas été le miracle qu'accomplit, par son serviteur, le Dieu de l'univers ? Il convient de ne le pas passer sous silence. Le juste, qui par les yeux spirituels de son esprit purifié, avait vu d'avance ce qui, devait arriver, dit plaisamment à ses disciples (car il avait accoutumé de saisir le moment opportun de toute chose et de condescendre modérément aux plaisanteries) : «Voici le tombeau. Qui de vous veut l'inaugurer ?» Alors un certain Basile, qui, honoré du rang de prêtre, avait été choisi par le sort pour remporter le premier prix parmi ses disciples et, peu s'en faut, égalait le bienheureux en œuvres chères à Dieu (car, de même qu'un fils ressemble à son père, de même il avait imprimé en lui les propres marques des vertus de son maître), à peine entendues ces paroles de la bouche du divin Théodose, avec une extrême ardeur, comme un aigle vers sa proie, se lança vers cette promesse de mort, car il savait que d'ordinaire toute parole du maître devait se tourner en réalité effective. Aussitôt donc, s'étant mis à genoux et le front appuyé à terre, il dit : «Bénis-moi, père, c'est moi qui inaugurerai ce tombeau.» Théodose, par sa bénédiction, lui accorda sa demande et ordonna de célébrer spirituellement, comme il est accoutumé pour les pères morts, les troisième, septième, voire quarantième jours. Or, les quarante jours achevés, ce Basile ami de Dieu, sans être tombé en aucune fièvre, ni avoir souffert de la tête ou dans quelque autre partie du corps comme il est naturel chez ceux qui vont mourir, «s'étant couché et aussitôt endormi», partit en voyage vers le Seigneur de la gloire, ayant le premier remporté la couronne comme prix de l'excellence de ses labeurs ici-bas.

9. NOUVEAU MIRACLE DE THÉODOSE.

Après cette mort qui s'était accomplie de façon si paradoxale, miracle s'ajoute à miracle. Pendant quarante jours en effet, au temps de la psalmodie nocturne, ce frère mort si saintement fut vu et entendu par cet inspiré de Dieu et grand Théodose se tenir debout et psalmodier au milieu de la sainte fraternité. Et, alors que les autres ni ne voyaient Basile ni ne l'entendaient chanter, seul Aétios, qui lui aussi marchait sur les traces des vertus de son guide (car tous voyaient en Théodose la norme même de l'excellence), déclarait entendre seulement

la voix du mort, durant la psalmodie. Le maître cependant dit qu'il le voyait aussi, et il promit de le lui montrer au moment où il lui serait apparu. La nuit donc étant survenue, après la fin des quarante jours, alors que les frères, selon l'habitude, accomplissaient en l'honneur de Dieu le service spirituel, l'homme de Dieu vit de nouveau Basile présent et il le montra du doigt à son disciple selon la promesse non mensongère qu'il lui avait faite, disant à l'exemple d'Élisée (IV Rois 6,17) : «Ouvre-lui les yeux Seigneur, et qu'il voie.» Aussitôt Aétios le vit et dans un élan de charité spirituelle il voulut l'embrasser : mais l'autre disparut à leurs yeux après avoir prononcé cette parole : «Adieu, mes pères car vous ne me verrez plus désormais ici-bas.» Or que pourrait-il y avoir eu de plus miraculeux que ce phénomène ? Comment aurait été manifestée de façon plus évidente la vérité de la parole divine du Sauveur qui dit (Jn 11,25) «Celui qui a foi en moi, même s'il est mort, vivra», entendant par «foi» celle qui est clairement confirmée par les œuvres et qui rend parfait l'homme de Dieu ? Qui n'eût été frappé de stupeur devant de si grands accomplissements de notre héros ? Qui eût été si découragé, si négligent à garder les commandements du Seigneur, qu'à l'ouïe de tels combats du père il n'eût aussitôt déposé là toute hésitation, ne se fût levé avec ardeur et, réveillé quelque peu comme d'un profond sommeil, n'eût lavé par de pures espérances la crasse de son âme, s'offrant à Dieu comme un ouvrier sans faute ?

10. MIRACLE DE LA NOURRITURE DONNÉE DU CIEL.

Voilà donc ce qu'il en est de ce point. Passons maintenant à un miracle d'une autre sorte, qui fera surtout apparaître la conduite chère à Dieu de notre héros. C'était fête, et une fête qui de toutes les fêtes est l'acropole, je veux dire le jour de Pâques, où tout le peuple des chrétiens a coutume de célébrer la mort par la croix, la mise au tombeau et la résurrection salvatrice de la vraie Résurrection. Alors qu'était aux portes la sainte Nuit, je veux dire, pour parler avec l'Évangile (Mt 28,1), «après le sabbat, à l'aube du lendemain du sabbat», les frères se trouvaient en grand manque du nécessaire ils n'avaient ni pain ni huile ni rien d'autre de ce qui soulage le corps. Les frères, sous son obédience étaient donc en grande anxiété (ils étaient déjà rassemblés au nombre de douze environ), parce que celui qui avait été chargé par Dieu de les gouverner non seulement ne donnait pas une pensée à la nourriture nécessaire, mais ne se souciait même pas de l'hostie qui, par l'intervention du saint Esprit, est dite et crue être vraiment le Corps du Christ. Le bienheureux se tenait silencieusement à l'écart en conversation avec Dieu il s'était fait faire pour cela un autre logement. Comme donc il était continuellement importuné au sujet de la sainte hostie par les seconds du monastère qui lui exposaient la nécessité d'ordonner à l'un des frères d'aller à la sainte Cité de Dieu pour la rapporter, il se borna à leur répondre de se purifier, par l'espérance, de la souillure de leur peu de foi. Comme s'il était déjà en possession de ce qui manquait – de fait, par le saint Esprit qui habitait en lui, il avait vu à l'avance ce qui devait arriver – ainsi, avec une entière assurance, il leur enjoignit de mettre en état seulement la table sainte et de ne tenir absolument pas compte de rien d'autre. «Car, dit-il, Celui qui d'abord, au désert, a nourri tant de myriades du peuple d'Israël, et qui ensuite a nourri une fois cinquante mille hommes, pourra bien aujourd'hui encore fournir en abondance le pain qui rassasie tout ensemble notre homme intérieur et l'homme extérieur.» Ô la foi infrangible de ce saint ! Il imitait, en plus des autres, Abraham admirable aussi en ce point, qui, alors que son fils lui avait demandé : «Père, voici le feu et le bois, mais où donc est la brebis ?», répondit avec une incroyable foi : «Dieu, mon enfant, se trouvera une brebis pour l'holocauste» (Gn 22,7). Mais si ce grand Théodose eut foi, fut-il donc trompé dans son espoir et apparut-il inférieur au patriarche Abraham ? Nullement. Car tout de même, en cette occasion aussi, alors que déjà le soleil s'était couché, un individu survint avec une paire de mulets, apportant toute espèce de variété de mets convenables à des ascètes, avec le pain bénis non sanglant qu'on allait bientôt offrir. Tels sont les fruits de la foi, unie aux œuvres, de notre saint, telle, la grâce de joie obtenue par ses prières inspirées, non tombée en pluie du ciel, mais jaillit de la terre, et qui a dépassé de beaucoup la consolation de la manne, dans la mesure où là-bas c'est matériellement, ici spirituellement, qu'elle a nourri ceux qui l'ont dignement reçue. De ces biens donc, ensemble terrestres et célestes, les disciples de Théodose furent soutenus jusqu'à la sainte Pentecôte, dans l'admiration stupéfaite du pouvoir thaumaturgique de leur maître, et ils louèrent le Dieu qui donne tout bien.

11. AUTRE MIRACLE DE MÊME SORTE.

Mais voyons aussi la suite. Il s'était fait un jour une distribution d'argent de la part de certains hommes qui, administrant habilement le bien d'autrui, faisaient de leur richesse un moyen de sauver leur âme. Ces hommes donc, qui, bien qu'ils distribuassent à tous ceux qui poursuivaient la vie de pauvreté jusqu'au maximum d'un trémis par individu, n'avaient rien donné à Théodose, soit qu'ils l'eussent négligé vu le petit nombre de frères (ils n'étaient que douze comme on l'a dit), soit qu'il eût été oublié pour être mis à l'épreuve, Dieu voulant manifester davantage l'espérance cachée qu'avait en Lui son serviteur. Aussi les frères importunaient-ils leur supérieur : il fallait, disaient-ils, se rappeler au distributeur et ne pas être du tout privés de cette gratification qui avait été partout accordée à tous. De fait ils n'avaient rien pour se nourrir que des caroubes, et il arrivait même qu'ils n'en eussent à manger que les noyaux, après les avoir fait cuire. Théodose cependant les exhortait doucement, disant : «Qui jamais a mis sa confiance en Dieu, et a été abandonné ? Qui l'a attendu, et n'a pas été consolé ? Sachons que, dans la mesure où la Providence divine est plus forte que le zèle humain et pénètre jusqu'aux extrémités, tout ce que nous méprisons à cause de Dieu, tout cela nous l'obtiendrons bien plus en surabondance.» Telles furent ses paroles, et il ne se passa pas longtemps qu'un autre individu paraît, qui apporte au monastère un cadeau. Alors que cet homme était arrivé près du lieu où il se hâtait, voilà que son cheval ne voulait plus s'avancer vers le lieu où il entendait loger, bien qu'il l'accablât de coups. Il comprit que ce ne pouvait être sans la Providence céleste; il lâcha donc les rênes, se laissa guider par le cheval et fut conduit jusqu'au lieu d'ici. Lorsqu'il eut reconnu le moyen dont s'était servi la Providence divine et qu'il eut appris l'extrême pénurie des frères, il leur remit, eu égard à ce qu'ils eussent dû recevoir du premier distributeur, le double de cette somme. Après cela, les enfants admirèrent la parfaite confiance en Dieu de leur père, et ils rivalisèrent pour imiter sa foi. Mais en voilà assez sur ce point.

12. THÉODOSE SE DÉCIDE À BÂTIR UN MONASTÈRE. CHOIX DU LIEU.

Comme les pères logés dans la caverne y étaient très à l'étroit, et que d'autres en grand nombre, parmi lesquels certains des plus élevés en dignité et plus abondants en richesses, pressaient Théodose de se faire pour eux aussi le guide de la voie du salut, et qu'à cause de cela ils lui demandaient avec instance de bâtir un monastère, toute la dépense d'argent étant évidemment fournie par eux-mêmes, tout d'abord le bienheureux se sentait divisé de part et d'autre par les soucis de l'affaire : tantôt il chérissait l'état pur et immaculé de l'esprit qui résulte de la vie solitaire et refusait absolument d'y être arraché, tantôt il désirait le salut des gens avides de se tourner vers Dieu, à cause desquels le Créateur de l'univers, bien qu'a il subsistât dans l'état de Dieu, comme il est écrit (Ph 2,6 s.), «et ne tînt pas comme un rapt le fait d'être égal à Dieu, ne s'est pas moins anéanti en prenant un état d'esclave». Ainsi donc Théodose était partagé dans ses réflexions, entraîné en un sens, puis en sens contraire, croyant au bien de l'une et l'autre issues, mais sans se laisser persuader par l'une ni l'autre. Que d'une part la vie solitaire porte beaucoup de fruits, il ne l'ignorait pas, que d'autre part il soit charitable de tendre la main à d'autres qui veulent être sauvés, il le savait exactement. Enfin donc, ayant considéré qu'il lui était possible, avec l'aide de Dieu, et de ne pas repousser ceux qui désiraient être sauvés et de garder inébranlable en lui le bien de la contemplation – car il estimait qu'on y réussit non seulement par la solitude physique, mais surtout par la stabilité de caractère : c'est pourquoi le bienheureux David, et cela quand il était roi au milieu d'une infinité d'hommes, disait : «Je me tiens seul à l'écart», entendant par là l'état solitaire de l'âme; bien qu'entouré de tout côté d'une si grande multitude d'hommes, il n'en conservait pas moins immuables la sérénité et l'imperturbabilité de l'âme et disait : «Je me tiens seul à l'écart jusqu'à ce que je m'en aille» (Ps 140,10), comme donc Théodose était dans ces pensées, que fit-il ? Il se réfugia auprès de Dieu, lui confia la décision et le supplia, si en vérité la chose lui était agréable selon la prophétie de l'illustre Syméon (cette occasion en effet lui en rappelait le souvenir), de lui montrer le lieu où il lui fallait jeter les fondements du monastère qu'on devait bâtir. Il prit donc un encensoir, le remplit de charbons, et, sans emporter de feu, posa dessus l'encens. Puis il partit. Tandis qu'il explorait les lieux, il fit, dans ce dessein, à peu près cette prière : «Ô Dieu qui jadis as donné foi à Israël par tes miracles, qui as envoyé toi-même ton serviteur Moïse pour délivrer Israël de l'esclavage amer des Égyptiens, qui as changé son bâton en serpent, blanchi sa main par la lèpre et l'as ensuite remise en son état premier, qui as changé en sang l'eau fluviale répandue sur le sol (Ex 3,10; 4,3 s.; 4,6 s.; 4,9),

qui as donné à l'admirable Gédéon, comme signe de la victoire sur les peuples étrangers, le fait que la rosée tombait tour à tour sur la toison et sur la terre (Jg 6,36-40), qui as accordé à Ézékiel, illustre parmi les rois, le bienfait et ensemble l'honneur d'un supplément de vie (IV Rois 20,5) et le lui as conféré par le retrait en arrière de l'ombre des degrés (ibid. 209,11), qui, en conséquence du cri qu'a poussé vers toi l'admirable Élie, l'as exaucé, et, pour que le reconnaissent les impies, as envoyé un feu du ciel en sorte que les victimes d'holocauste et le bûcher ont été consumés avec les pierres mêmes de l'autel (III Rois 18,23-38), toi-même, Seigneur, exauce-moi aussi, ton serviteur, et, là où il t'aura plu que je bâtisse un temple à ton nom en même temps qu'un logement monastique, que s'allument par ta force toute puissante, les charbons posés dans cet encensoir, afin qu'en cela aussi je te loue, Dieu qui veux que tous les hommes soient sauvés et qu'ils viennent tous à la connaissance de la Vérité.»

Quand il eut crié, vers le Seigneur qui nous sauve, ces paroles et d'autres semblables, le bienheureux se mit à parcourir dans tout le désert les régions qu'il pensait convenir à l'édifice, jusqu'au lieu dit Koutyla et aux rives du lac Asphaltite, transportant avec lui l'encensoir sans feu. Mais il eut beau en faire le tour avec sa foi sans ombre de doute, comme nulle part les charbons n'y avaient pris feu, il considéra comme son devoir de revenir à cette caverne-ci. A peine s'en fut-il approché qu'une fumée odorante s'exhala de l'encensoir, un feu venu de quelque part ayant invisiblement fait brûler les charbons et excité la puissance active de l'encens pour que, par la fumée, son parfum s'exhalât dans l'air. Tels sont les indices de la liberté de langage du juste avec Dieu, tels les fruits, comportant une multiplication au centuple, de celui qui a excellemment cultivé le sol évangélique : c'est par de tels faits que, mis à l'épreuve, il a été illustre, réputé admirable, plus grand même que sa réputation.

Mais où vais-je tourner mon discours ? De nouveau il veut se complaire dans l'événement présent et aller plus avant dans l'éloge du miracle : mais ce qui reste à dire me presse de poursuivre. Je n'en dirai donc que peu de choses et passerai ensuite aux autres faits. Peut-être l'un de vous, examinant l'intention du saint, posera-t-il cette question : «Pourquoi donc se passer de feu et mettre de l'encens sur les charbons ? Il eût bien mieux valu allumer les charbons et ne pas mettre d'encens dans l'encensoir.» Ceci m'a troublé, à moi aussi, l'entendement : car il est impossible, bien aimés, que celui qui n'a jamais prononcé une parole sans sagesse ait agi un jour sans raison. Écoute donc dans quelle pensée il a fait cela. Tu as, bien sûr, et dans la Sainte Écriture et chez les docteurs et les pères, entendu parler du feu qu'on nomme divin. Et tu as entendu aussi, de toute façon, le divin David lorsqu'il chante (Ps 140,2) : «Que ma prière monte tout droit comme un encens devant toi.» Ce qui s'est passé est donc à peu près comme ceci. Puisqu'étaient prêts ceux qui devaient apporter leurs prières au Maître de toutes choses, c'est à bon droit que, comme chose incontestable, Théodose tenait prêt l'encens. Mais puisque restait incertaine la décision divine touchant le lieu qui lui agréerait davantage, pour cette raison c'est du feu qu'il attendait l'intervention active. Voici encore une difficulté qu'un autre fera, je le sais bien, parlant à peu près comme ceci : «S'il y avait là, dans ce qui s'est produit, quelque action divine, c'est au moment même où le saint père sortait de la caverne pour l'exploration des lieux que les charbons auraient dû sur le champ s'allumer.» Mais je pourrais bien lui dire moi aussi : «Le père n'avait pas encore fait sa demande à Dieu : c'est seulement quand il fut sorti et qu'il eut supplié le Créateur, qu'il le trouva thaumaturge quant à l'objet de sa prière. Bien des choses dont nous pensons qu'elles n'ont pas de sens ont un sens qui dépasse notre façon de connaître.

Mais en voilà assez sur ce sujet.

13. DESCRIPTION DU MONASTÈRE.

Alors que j'en suis venu, en temps opportun, à la construction du monastère bâti de fond en comble, je veux aussi faire connaître par ce discours, à ceux qui l'ignorent; la charité agréable à Dieu qui se manifesta à cette occasion. Puisqu'en effet il y a un deuxième commandement semblable au premier, qui confirme par les œuvres le commandement précédent, ou plutôt y ramène, «Tu aimeras ton prochain comme toi-même» (Mt 29,39, Mc 12,31), observez avec quel zèle s'y comporta tout du long ce véritablement divin et à nous donné par Dieu Théodose. Ce qui assiste ici mon discours, ce ne sont pas des mots qui s'avancent au hasard et n'ont point pour support la démonstration des faits, mais la réalité même de ce qui se voit et la grandeur de ce qui, a été accompli.

De quelle valeur est donc ce monastère où l'on s'exerce aux vertus, quel vaste espace il embrasse une fois augmenté des annexes qui peu à peu s'y sont ajoutées, la vue en témoigne, et la façon dont y sont mis en œuvre les divins commandements. On peut voir là en effet, on

peut voir non seulement les ateliers de toutes sortes de métiers qui fournissent à la communauté des frères ce qui leur est nécessaire à l'intérieur et, grâce à cela, les libèrent des distractions du dehors, mais encore la diversité des logements procurant ce qu'il lui faut chacun des pèlerins qui adviennent, en proportion de ses besoins, tel jouissant de telle hospitalité, tel d'une autre, tous recevant soins égaux. Car, comme est maintenue pour tous l'équité dans l'inégalité, on voit accompli l'antique précepte venu des apôtres : «on distribuait à chacun selon ce qu'il pouvait avoir de besoins» (Ac 2,45). Il y a là en effet une maison pour les moines étrangers, où ils reçoivent en part l'assistance nécessaire, d'autres logements pour les gens du monde, où on leur procure, de la façon la plus variée, les soins convenables, un autre enfin pour les gens sans ressources, qui sans doute sont dits mendiants, mais n'en sont pas moins par nature de même espèce que nous. C'est à eux principalement qu'allait la providence du fidèle serviteur de Celui qui s'est fait mendiant pour nous : il était, pour cette raison, ami des pauvres, et, en consolant leur indigence, cherchait à chasser le découragement que faisait naître en eux la gêne. Et s'il lui arrivait quelque pèlerin victime du mal sacré, ou privé de la vue, ou complètement gelé par suite de sa nudité, ou nécessitant de quelque autre manière l'assistance médicale, le bienheureux se faisait tout pour tous : médecin plein de miséricorde pour les gravement malades, œil pour les aveugles, pied pour les boiteux (Jb 29,15), toit pour les sans toit, vêtement pour les nus. De cela portent surtout témoignage ceux qui souvent, tout en l'aidant avec zèle dans ce service, ont avec peine pu suffire à l'ardeur qu'il mettait à répandre ses largesses. Bien plus, il ne considérait pas même comme indigne de lui de baiser tendrement, lèvre à lèvre, ceux dont la chair s'était pourrie; et il baisait de même, les oignant de sa pitié, ceux qu'affligeait misère et maladie, assuré que, à travers eux, c'est au Sauveur universel qu'il donnait ses soins, au Christ qui a dit (Mt 25,40) : «Qui fait cela à l'un des plus petits de mes frères, c'est à moi qu'il l'a fait.» Et que dire des blessés de la faim ? Combien ont été l'objet de ses soins : Les uns obtenaient leur nourriture à d'autres on procurait le soulagement de leur maladie. Mais encore, n'est-il pas vrai que les gens même sains de corps, sans ressources d'aucun côté, fuyant la famine comme une tempête, accouraient à ce port du salut ? Tous recevaient leur part, de nourriture, en sorte que, à ce moment-là, les officiers du monastère comptaient, plus ou moins, cent tables par jour. Et quand il s'en trouvait parmi eux qui fussent totalement privés de vêtements, ils bénéficiaient aussi de l'assistance vestimentaire.

14. MIRACLE DES PAINS DURANT LA FAMINE.

Il convient en outre de ne pas négliger l'événement qui se produisit alors et qui fournit à ceux qui croient un supplément de foi. Tandis que la famine alors se prolongeait en durée et que tous à peu près en étaient pressés, arrive l'anniversaire du jour où l'on vint à la rencontre du Christ avec des palmes et des branches d'olivier : cette rencontre était de fait un symbole de la descente que, par la miséricorde de Dieu, le Christ avait faite jusqu'à nous et de notre victoire sur la mort. Ce jour-là, une foule de paysans et de pauvres fréquente ce lieu : leur motif était, comme d'habitude, la panégyrie du jour, mais bien plus encore, en ce temps-là, la misère où les avait plongés le manque de tout. Comme les officiers chargés de les accueillir craignaient que ne suffît pas ce qu'ils avaient alors de pains à leur disposition, ils tentèrent de soumettre à un certain poids fixe la ration qui leur était nécessaire : une livre était la part assignée par la balance à chacun. Mais l'homme de Dieu s'opposa à leur dessein. Quand il eut levé les yeux en effet, qu'il eut vu quelle multitude s'était rassemblée devant le portail sans avoir permission d'entrer, et qu'il eut appris la raison de cette défense, il ordonna qu'on les fît entrer et leur donnât à manger comme à l'ordinaire, car il s'était appuyé sur la foi plutôt que sur le nombre des pains préparés pour la nourriture. Les officiers, confiants en leur obéissance au père et changeant leur crainte en espoir, ouvrirent les portes et introduisirent tout le monde. Puis, dressant les tables, ils apportaient joyeusement les pains, et quand, selon l'ordre reçu, ils avaient avec zèle satisfait chaque groupe, ils le congédiaient. Or, quand ce fut achevé, quel prodige le Dieu des miracles n'a-t-il pas accompli ? On trouva que les armoires à pain ne présentaient aucun indice de diminution à ceux qui étaient alors dans ce service. C'est ainsi que Dieu recommande ses serviteurs, exhortant les générations postérieures à marcher sur leurs traces, et à ne pas administrer les vivres en s'appuyant sur la prudence qu'on peut avoir, mais à en donner part libéralement aux nécessiteux en progressant par la foi en Dieu. Car il est à la fois possible et de ne rien posséder par suite de son indifférence aux biens matériels et de tout posséder à cause de son espérance dans le Christ. «Pour celui qui croit, tout le brillant des richesses; pour celui qui ne croit pas, pas même une obole» dit le Proverbe (Pr 17,6).

Cependant la plupart se figurent tenir solidement leur bien en retenant ce qu'ils possèdent, ils s'imaginent être riches du fait qu'ils n'en donnent aucune part aux nécessiteux. Mais il n'en va pas ainsi de celui qui abonde en richesses non par suite de ses possessions, mais par suite de la foi qui habite en lui.



15. AUTRES MIRACLES DES PAINS.

Je veux accréditer mon discours par un autre événement aussi qui s'est produit un jour comme ceci. Une fois l'an, au retour du jour anniversaire, nous célébrons la mémoire de la Mère de Dieu. Beaucoup s'étant rassemblés ce jour-là, comme il est naturel en cette fête car elle est insigne aux yeux du peuple, en sorte que les frères, malgré leur nombre, ne pouvaient même pas suffire à les servir, on n'avait rien à offrir qu'un seul pain pour chaque table. Pourtant, avec les morceaux qui avaient été laissés, on remplit tant de corbeilles qu'elles rassasièrent les besoins des frères, et que, lorsqu'on eut fait sécher ce surplus des restes au soleil, il suffit pour plusieurs jours. Tels sont les bienfaits, et il y en a d'autres plus grands, que notre Dieu et Sauveur accorde à ceux qui croient sincèrement en lui, car il a promis que tout est possible à celui qui croit (Mc 9,23).

Qui d'autre part, à la vue de cette tribu d'Égyptiens qui vient pour la Dédicace et de la foule qui de partout est là mêlée, n'en éprouverait de l'étonnement et peu s'en faut ne douterait qu'il y eût seulement assez d'eau à boire pour les masses de ces jours-là ? Or ces foules sont si libéralement hospitalisées que lorsqu'elles ont été rassasiées de pain et d'aliments cuits, on peut, avec les restes de ce qu'elles ont laissé, accueillir ceux qui viennent ensuite, et qu'après une si large hospitalité, on fournit encore à chaque pèlerin une corbeille avec des souhaits de bénédiction. Quel est donc le miracle que n'égale pas en poids celui qui actuellement s'accomplit dans ce désert et qui donne à penser à chacun que, comme Dieu autrefois, par Moïse, a procuré une nourriture miraculeuse, de même aujourd'hui encore, par Théodose, il fournit miraculeusement à tant de peuple un rassasiement qui dépasse toute créance ? A cause de ce miracle, la plupart des pèlerins s'empressent à visiter ce lieu-ci, car ils s'imaginent que c'est ici que le Sauveur a multiplié les cinq pains, fondant en eux cette belle illusion sur l'hospitalité magnanime du jour présent.

16. COMMENT THÉODOSE PRENAIT SOIN DES MALADES.

L'une des conséquences de l'amour du prochain est la prise en charge des malades, et c'est par cela surtout que se purifie la partie affective de notre âme (car il ne suffit pas, pour la perfection de la vertu, de nourrir ceux qui ont faim, d'abreuver ceux qui ont soif, de recueillir les pèlerins, de revêtir ceux qui sont nus, mais il faut en outre compatir à ceux qui souffrent). Aussi celui qui a manifesté son amour de Dieu, non pas en disant : «Seigneur, Seigneur», mais en accomplissant la volonté du Père dans les cieux (Mt 7,21), a-t-il pris soin, non moins que des autres, de cette partie aussi de la charité. Il savait en effet que c'est un signe certain de l'amour de Dieu que l'exact accomplissement des commandements, selon Celui qui a dit (Jn 14,21) : «Celui qui m'aime gardera mes commandements.» Pour cela donc, il bâtit une maison où les «non mariés», «les crucifiés au monde pour le Christ» (Ga 6,14), pussent commodément être traités dans leurs maladies corporelles, et il attribua également une autre maison aux gens du monde qui auraient besoin de soins médicaux. De même enfin, pour ceux des mendiants qui seraient malades, il fit faire à part un hôpital particulier. C'est ainsi qu'il multipliait diversement, au moyen de corps d'officiers différents, le talent qui lui avait été confié par la grâce (talent que d'abord il avait bien cultivé par le vouloir, qu'ensuite il avait consolidé par l'amour et le zèle), chacun de ces corps opérant le rétablissement des malades grâce au traitement que Théodose appliquait au mal en correspondance avec le cas. Mais que dire aussi de tous ceux, parmi les pères sous sa gouverne, qui, par la vieillesse ou l'ascèse, avaient été privés de leur force corporelle ? N'ont-ils pas, eux aussi, obtenu de sa part tous les soins convenables ? Oui, assurément. Car il fit bâtir un hospice des vieillards et leur assura repos que méritaient leurs longues épreuves. Et qu'ai-je besoin de dire aussi l'hôpital qui lui fut offert à Jericho par une pieuse femme qui avait compris sa compassion en ces matières ? Cette femme, grâce à lui, a obtenu son salut, elle a quitté le monde et s'est offerte au Christ, et maintenant elle sert le Seigneur avec les enfants qui lui sont nés selon le Christ.

17. COMPASSION DE THÉODOSE L'ÉGARD DE MOINES À L'ESPRIT DÉRANGÉ.

Mais il ne me faut nullement omettre un autre fait, qui, non moins que les précédents mais davantage, prouve son amour de Dieu et sa charité envers le Christ. Il y avait, sur les monts et dans les cavernes des moines qui s'exerçaient aux combats de la vie chrétienne, mais non selon le Christ. C'est avec un zèle irréfléchi qu'ils poursuivaient leur ascèse, et ils avaient donc été transpercés par le glaive de l'orgueil. Ils n'attribuaient qu'à leurs seules force

les travaux de l'ascèse, oubliant ce mot du Seigneur (Jn 15,5) «Sans moi vous ne pouvez rien faire». Aussi, soit que, livrés à Satan, leur souci du salut spirituel leur eût fait perdre la santé du corps, ou de quelque manière qu'ils fussent tombés sous le coup des jugements de Dieu qui dépassent l'entendement, leur esprit dérangé ne commandait plus comme il faut à leurs pensées. Ces moines donc, Théodose les accueillit favorablement comme un bon père, imitant, selon ce qui est possible à la nature humaine, les miséricordes de Dieu, en la façon dont le précepte enseigne que doit être le disciple du Christ (Lc 6,36) : «Rendez-vous, dit-il, miséricordieux comme votre Père du ciel est miséricordieux.» Il établit donc, pour ces moines, un lieu de solitude, en sorte que leur hésychastère était, dans le monastère, comme un second monastère et par le nombre de ceux qui avaient été rassemblés là et par l'office liturgique et par toutes les autres fournitures jointes aux services appropriés. Ces moines, plus que tous les autres, faisaient la joie de Théodose, en tant qu'il brûlait à leur égard d'une tendre compassion. Souvent, quand il les avait trouvés dans leur bon sens, il les exerçait à la patience par ses exhortations, les engageant à lutter comme il faut : «Courage, enfants, disait-il, ne vous laissez nullement débilitier par cette souffrance momentanée; tout fils que le Seigneur approuve, il le corrige et le fouette avec amour. C'est, je le sais, un signe de bonté divine que l'attaque de cette visitation, pour le redressement des négligences que nous avons commises durant la vie. Si l'on a manqué d'honneur à Dieu en enfreignant sa Loi, il faut bien qu'on soit sous le déshonneur des misères d'ici-bas. Mais il vaut mieux quitter cette vie après avoir été légèrement corrigé que, après n'avoir subi ici-bas nul dommage, être enfermé dans ces lieux de punition terribles et infinis c'est là chose bien plus pénible que de souffrir ici, dans la mesure où, ici, la douleur est momentanée, tandis que les tortures de là-bas durent éternellement. Avoir fini sa vie présente à l'abri des tentations sans avoir été purifié de la lie des péchés par l'attaque des afflictions d'ici-bas, c'est un indice que nous subissons la réelle affliction de là-bas et le signe que nous ne sommes pas fils légitimes, mais bâtards. Rien d'étonnant à ce que le démon soit maître de notre chair : il en a reçu le pouvoir du Créateur et il le garde. Mais s'il n'est pas possible qu'il ait pouvoir sur aucun être irrationnel sans un décret divin, comment corrigerait-il jamais sans la permission du Tout-Puissant l'homme qui a été fait à l'image de Dieu ? Montrons, enfants, à celui qui nous envoie ces épreuves pour notre salut, que nous lui en sommes reconnaissants. Offrons à Celui qui a supporté de se tourner vers nous le fruit de notre patience. Rendons-nous, par l'affliction, dignes d'approbation en produisant une espérance qui ne nous déshonore pas. Que la gêne de la vie présente nous soit un gage du relâchement que nous attendons. Ce que, de toute façon, doivent nécessairement souffrir ceux qui sont liés à ce misérable corps, faisons-en une œuvre propre de notre vouloir, en acceptant les maux qui nous surviennent par la volonté divine, en nous réjouissant toujours, en rendant grâces en toute circonstance, en persévérant continuellement dans la prière.» Quand il parlait ainsi, celui qui se rendait faible avec les faibles ranimait par cette exhortation le courage de tous ces moines. En outre il en délivra beaucoup de la maladie qui les tenait, dès là que, par leur propre patience, ils se procurèrent à eux-mêmes la guérison; et il enseigna à d'autres à s'endurcir allègrement contre les maux. Car il estimait qu'il valait mieux y prendre patience que de chercher à être délivré des difficultés : car l'un procure l'insensibilité aux maux, l'autre est signe de manque de courage. Aussi ne s'efforçait-il pas de guérir la maladie, mais il montrait comment le malade doit généreusement prendre patience, offrant à Dieu sa louange au moyen du mal même qu'il supporte.

18. COMMENT THÉODOSE CONDUISIT SON MONASTÈRE.

a. L'Office Divin.

Mais tout cela, bien que grand, est encore peu de choses au regard de l'exposé qui va suivre des accomplissements du saint. Qui, de fait, entendant la psalmodie angélique qui s'élève ici, la nuit et plusieurs fois le jour, vers le Maître de l'univers, et cela dans des langues différentes, n'aura pas les oreilles réjouies et l'esprit sanctifié, et ne sera pas excité à glorifier le Créateur du Monde qui a bien voulu que ce aussi fût réalisé par l'intermédiaire de notre bienheureux ? Car, de même que, dans le cas d'une lyre, si l'on frappe à tour de rôle des cordes différentes, cela attire dans la lyre une diversité de tons dans un merveilleux accord, de même, ici aussi, par la différence des langues, s'ajuste en perfection un hymne bigarré. Ce bienheureux en effet, plus orné de sagesse que Béséléël, l'architecte de la divine Tente (Ex 31,1-11; 35,30 ss.), dans la mesure où il ne s'agissait là-bas que d'un service matériel, ombre du vrai, alors qu'on rend ici, au Maître de l'univers, le service spirituel qui est le vrai, bâti à

l'intérieur du monastère quatre églises l'une dans laquelle en langue grecque, à part des autres, la masse des pères offre à Dieu, comme il est écrit (Ps 49,14), «l'ensemble de la louange»; une autre dans laquelle, en leur langue propre, la race des Besses rend au Très-Haut son tribut de prières; une autre dans laquelle les Arméniens, perpétuellement occupés à chanter des hymnes en leur langue, font monter ce chant vers le Maître universel; une autre dans laquelle les frères torturés par le démon impur, desquels nous avons fait mention plus haut, présentent au Christ Sauveur, avec les pères consacrés à leur service, l'hymne de reconnaissance, et peut-être ne leur reste-t-il juste assez de bon sens que pour cette fonction même, pour laquelle précisément ils sont nés.

C'est donc ainsi que, dans ces quatre églises, est accompli sept fois le jour, comme l'on dit (Ap 6,13), le saint office de la psalmodie de gens qui louent l'Auteur de toute la création. Quant au saint sacrifice de la liturgie, chaque groupe accomplit dans sa sainte église propre la partie du service qui va du début à la lecture des saints Évangiles, puis tous ensemble, sauf les frères possédés du démon, se réunissent dans la grande église des Hellénistaires, et là ils participent aux saints mystères du Christ, notre Dieu.

b. Théodose en tant qu'higoumène.

Mais qui donc n'eût tourné son esprit à l'admiration, à la vue de ce sacré troupeau, qui a commencé d'exister grâce à un seul pasteur, mais celui-ci capable avec Dieu de le faire paître et qui l'a laissé, au doux pasteur son successeur, si grand qu'il dépasse les quatre cents ? Et ce n'est pas tout, car je laisse de côté tous ceux qui ont quitté la vie jusqu'au départ vers Dieu de notre chef, au nombre de six cents quatre-vingt-treize. Qu'est-il besoin de dire ceux qui alors embrassaient la vie solitaire et ceux qui, higoumènes et évêques, brillèrent dans des fonctions de présidence sur autrui ? De ces derniers, je veux dire de ceux qui, durant une si longue durée d'environ quatre-vingts ans, sont tour à tour partis d'ici-bas, comme je ne puis avancer exactement le nombre, je passerai le chiffre sous silence, me bornant à ceci presque tout pays a eu part à leur utile gouvernement, en sorte que, par eux, s'est répandue sur toute la terre la renommée du père qui les avait engendrés selon Dieu. Si d'autre part on voulait proclamer le nom des autres aussi qui dans ce saint établissement ont saintement vécu, et mettre au jour leur admirable comportement, il faudrait consacrer un écrit propre à l'exposé des vertus de chacun d'eux. De fait, pour beaucoup d'entre eux, c'est à partir de diverses magistratures militaires et de positions brillantes en dignité qu'ils avaient courbé sous le joug de la piété leur cou jadis superbe et indomptable; et d'autres, c'est après avoir été savants dans la culture des lettres qu'ils demandaient à apprendre l'A B C de la vie vertueuse, comme l'était celle du père spirituel qui possédait en lui la Sagesse de Dieu, c'est-à-dire le Christ.

C'est de tant et de si grands biens qu'a été la cause celui dont nous faisons pieusement mémoire, qui le premier nous a montré la voie et ainsi nous a éduqués, non pas en nous corrigeant par le bâton, mais en nous éclairant par sa parole, une parole assaisonnée de sel, qui touchait l'âme et qui pénétrait jusqu'au fond des mouvements de l'esprit, dès là qu'elle apportait avec elle la liberté de langage qui se fonde sur les actions vertueuses, qu'elle appliquait aux gens affligés de maux l'exhortation pleine de compassion et qu'elle imposait aux forts une ascèse empreinte de sévérité, afin que ni celui qui était malade ne fût privé de consolation ni celui qui était robuste ne fût laissé aller sans correction. Qui jamais a-t-on vu si terrible à réprimander ses subordonnés, bien qu'il y joignît de la douceur, ou qui dans ses exhortations, a parlé ainsi au cœur? Qui a jamais paru si attentif à ne pas passer sous silence les obligations à cause des résistants, ou en retour, à cause des faibles, si prêt à aller au devant de tous sur un pied d'égalité ? Qui s'est jamais si bien mêlé partout avec tous, offrant à tous comme modèle, en toute circonstance, l'ardeur qu'il avait acquise ? Qui s'est ainsi tenu à l'écart des troubles du monde, dès là qu'il savait réduire les égarements des sens, ramener son esprit à lui-même, puis se laisser ramener par cet esprit vers Dieu ? Qui ne voudrait rivaliser avec ses fréquentes lectures des livres saints, la nuit et plusieurs fois le jour, alors que, enfermé dans une petite maison, il observait de là le service liturgique de la communauté ? L'impuissance où met la vieillesse l'avait forcé en effet à vivre désormais à part, néanmoins son désir insatiable le poussait à rester jeune par le zèle des choses divines, si bien que deux sortes d'occupations allaient à l'encontre de ce qui lui faisait obstacle. On pouvait voir en lui comme une ardeur perpétuellement renouvelée sous la gouverne de cette sainte vieillesse. Une chandelle lui donnait sa lumière; il se penchait sur elle, c'est ainsi qu'il faisait ses lectures, et cela avec empressement jusqu'à la dernière maladie qui devait le mener à la mort.

19. CONDUITE DE THÉODOSE DANS LA MALADIE.

Il n'est pas possible, étant homme, d'échapper aux atteintes de la maladie et de ne pas être consumé par l'âge (car le fait d'être toujours dans le même état ne saurait appartenir qu'à l'Être qui nous dépasse et qui est plus grand). Comme donc Théodose était lui aussi tombé un jour dans la maladie, il appela à lui celui qui depuis de longues années lui versait l'eau sur les mains et s'arrangea par son entremise pour faire connaître à chacun des quatre établissements ceux qui, en paire, devaient entonner les psaumes et ceux qui liraient les leçons parmi les lecteurs désigné par le canonarque chargé de diriger spirituellement l'office il visait ainsi à ces deux résultats, se forcer lui-même à veiller par le souvenir continu de la liturgie et mettre tout son zèle à ce que l'office du culte spirituel fût irréprochablement accompli. La faiblesse du corps était devenue en lui un accroissement de l'esprit, et il voulait d'autant plus se rapprocher du Christ qu'était tout proche désormais le moment de son départ.

Mais laissons cela à ceux qui veulent admirer même les minuties dans sa vie, comme s'ils tentaient de magnifier le lion d'après ses griffes : de fait, ce sont là minuties, dans la mesure où, quand on l'examine sur ses qualités, on le compare à lui-même, mais elles n'en suffiraient pas moins à conférer à d'autres une renommée non petite, susceptible de leur donner de la gloire. Quant à nous, rappelons les hauts faits grâce auxquels nous aurons lieu d'admirer plus grandement notre héros.

20. FORCE SPIRITUELLE DES DISCOURS DE THÉODOSE.

Qui, de fait, en le voyant, bien que sans formation oratoire, doué d'une telle puissance dans ses enseignements, et manifestant cette puissance «non au moyen d'habiles discours persuasifs, mais par la force de l'Esprit» (I Cor 2,4), ne louerait pas Celui qui, en choisissant ceux qui passent aux yeux des hommes pour fous et pour complètement étrangers à la prudence d'ici-bas, «jette dans la confusion les sages du monde» (I Cor I,27) ? Après la vigile nocturne, dans laquelle il est de tradition chez nous d'honorer la Résurrection du Christ par la célébration d'un service religieux qui dure toute la nuit, Théodose, vénérable par les cheveux blancs et qui ornait cette blancheur par l'entendement spirituel, assis au milieu de nous, nous offrait à tous, complètement, la consolation de sa parole, empruntant son texte à la parole de l'Apôtre (Rm 6,4) : «Comment il nous faut marcher dans le renouvellement de la Vie.» Souvent aussi il tirait l'instruction qu'il nous adressait des Constitutions du grand Basile insurpassable en vertu, inexpugnable quant à la doctrine de vérité : plus que nul autre, c'est à se ressouvenir de Basile qu'il faisait ses délices, et il avait constamment sur les lèvres celles-ci entre autres parmi les sentences basiliennes, tandis qu'il réveillait le moine même le plus tombé par la puissance excitatrice du spectacle de sa vieillesse : «Je vous en prie, frères, disait-il, par la charité de notre Seigneur Jésus Christ qui s'est livré pour nos péchés, prenons souci enfin de nos âmes. Ayons chagrin de la vanité de notre vie passée. Luttons pour les biens à venir, à la gloire de Dieu et de son Fils. Ne restons pas dans notre paresse et notre relâchement, perdant sans cesse le temps présent par lâcheté, remettant au lendemain ou même à plus tard de commencer l'ouvrage, de peur que, surpris un jour, par Celui qui réclame nos âmes, sans la préparation des bonnes œuvres, nous soyons exclus de la joie de la chambre de l'Époux et versions sur le passé des larmes vaines et inutiles, nous lamentant d'avoir si fâcheusement négligé le temps de la vie à l'heure où il n'y aura plus aucun temps pour ceux qui se repentent. C'est maintenant qu'est le moment propice, maintenant, le jour du salut (II Cor 6,2). Ce temps-ci est celui de la repentance, l'autre celui de la rétribution; ce temps-ci, celui du labeur, l'autre, celui du salaire; ce temps-ci, celui de la patience, l'autre, celui de la consolation. Aujourd'hui Dieu assiste ceux qui se convertissent de la voie mauvaise, alors il sera un censeur terrible, et qui ne se laisse pas tromper, des actions, des paroles, des pensées des hommes. Aujourd'hui nous bénéficions de son indulgence, alors nous connaissons son juste jugement, lorsque nous ressusciterons, les uns pour un châtement éternel, les autres pour la vie éternelle, et que chacun recevra son dû selon la manière dont il aura agi. Jusques à quand remettrons-nous d'obéir au Christ qui nous a appelés à son céleste royaume ? N'allons-nous pas nous tirer de l'ivresse ? N'allons-nous pas nous ramener de notre vie habituelle à l'exact accomplissement de l'Évangile ? Comment regarderons-nous en face ce jour terrible et éclatant du Seigneur, où le royaume des cieux accueillera ceux qui, par leurs bonnes actions, s'approchent de la droite du Seigneur, et où en revanche ceux qui, par le manque de bonnes actions, sont rejetés vers la gauche, seront recouverts par une géhenne de feu et des ténèbres

éternelles, là où il y aura, dit l'Écriture (Mt 8,12; 25,30), pleurs et grincements de dents ? Nous autres, nous déclarons sans doute désirer le royaume des cieux, mais nous ne nous soucions pas des moyens qui permettent d'y atteindre, et, sans accepter aucun effort pour la défense des commandements du Seigneur, nous nous imaginons, dans la vanité de notre esprit, que nous obtiendrons les mêmes honneurs que ceux qui jusqu'à la mort se sont dressés contre le péché.»

Ensuite, lorsqu'il avait mené à terme le discours jusqu'à ce point, parfois il y ajoutait aussi ses propres pensées, tout ce qui est adapté à l'obéissance, tout ce qui excite à la patience, tout ce qui est en accord avec la bonne entente, et toute autre espèce encore d'enseignement. Il ajoutait ses propres pensées, non comme s'opposant à celles de Basile, mais comme s'y associant dans l'édification. Car de même que, si une pierre fixée dans un mur se met à branler légèrement, une autre pierre insérée en dessous lui rend sa solidité, de même, quand les paroles du grand Basile avaient reçu les additions du saint, elles produisaient un plus grand effet d'édification. Mais en voilà assez sur ce point.

21. THÉODOSE DÉFENSEUR DE LA FOI CONTRE L'EMPEREUR ANASTASE.

Théodose ajoutait à ces premières vertus l'ornement de celles qui vont suivre. Quel orateur en effet, quel habile arrangeur de mots pourrait décrire son zèle, plus brûlant que le feu, pour la pureté d'une foi irréprochable ? S'il se laissait vaincre en toutes les autres choses où il est plus profitable d'être vaincu que de vaincre, là où Dieu est outragé, il se montrait intraitable et sur ce point ne cédait à personne; il triomphait brillamment de celui qui pensait l'emporter, non pas tant en ne faisant pas de mal à l'antagoniste qu'en supportant vaillamment ses assauts. Comme exemple de toute sa conduite, je veux vous décrire l'un de ses exploits, pour confirmer par le témoignage même des faits ce que je viens de dire.

Premiers démêlés de Théodose avec l'empereur Anastase.

Notre époque a produit au jour un empereur qui paraissait, dans les premiers temps, comme un «paradis de délices» (Gn 2,8), mais qui devint, et fut à la fin, une plaine de désolation. Pour désencombrer mon discours du détail de ses actions, je dirai seulement ceci : soit qu'il y eût été perversement entraîné par ses propres pensées, soit qu'il eût fâcheusement consenti à des suggestions d'autrui, il osa, touchant Dieu, une chose non selon Dieu et usa tout ensemble d'autorité souveraine et de malice, afin que ni, quand il cherchait à persuader, il ne fût sans être craint, ni, quand il contraignait, il ne tombât sous l'accusation de n'être pas persuasif. Il bannissait certains des évêques ou les terrorisait par la menace d'un châtement annoncé à l'avance; mais, en d'autres cas, il cherchait à les persuader par des flatteries, ou machinait de les vaincre par des honneurs et d'abondantes largesses : bref, il changeait comme un très vilain Protée, remplissant d'infortunes la vie des uns, unissant, pour d'autres, la pitié aux menaces de mort. Il en vint enfin à un tel degré de folie qu'il médita de persuader aussi cet homme divin qui jamais ne pliait ou ne se laissait acheter. Il essaya donc de se l'assujettir par l'envoi de trente livres d'or, sans lui manifester le but réel de ce présent, mais en usant du prétexte du soin des malades et des pauvres. Il pensait ainsi le séduire, ou plutôt le contraindre moralement à n'opposer aucune résistance à ses nouveautés. Théodose comprit les artifices de l'ennemi. Il ne renvoya pas le présent, non que, comme la plupart, il se fût laissé prendre à l'amorce, mais pour châtier doublement le rival, et en le privant de ce qu'il avait attendu de ce don, et en le protégeant contre l'avarice il imitait ainsi d'une autre manière le peuple d'Israël qui avait justement dépouillé les Égyptiens. D'autre part, il donna leur digne récompense aux criminels desseins d'Anastase en manifestant clairement par ses actes mêmes que les efforts de l'empereur avaient été impuissants. En effet, lorsque le moment fut venu chacun était mis à l'épreuve sur son courage à défendre la foi, alors que menaçaient ceux qui servaient le prince dans l'accomplissement de ses décrets et qu'ils voulaient rejeter complètement par force le saint concile qui surpasse les autres par le double nombre des saints pères assemblés, ce concile qui, réuni à Chalcédoine, établit correctement en dogme la doctrine correcte et, mettant un sceau sur les conciles précédents, en confirma sagement les décisions, que devient Théodose, comment se conduit-il en ces circonstances ? Le bienheureux résista comme un lion, d'une manière courageuse, valeureuse, conforme à son ardent amour de Dieu. Il rassembla tous les citoyens du désert, et, après leur avoir déclaré que le moment était venu où dût être accompli par eux le précepte du prophète (Joël 3,11) : «Que le doux se change en guerrier» et avoir préparé aux combats pour la foi la ferme résolution qu'ils avaient

prise antérieurement sur ce point, lui-même et ses fils dans le Christ, il conçut l'idée de la faire connaître à l'empereur et à tous ceux qui présidaient aux besoins matériels de ce pays-ci. Mais pour que nous sachions par sa lettre même comment il était prêt à résister en toutes circonstances au péril qui le menaçait plutôt que de trahir lâchement aucun des dogmes pieusement définis par ce saint concile, j'en veux citer quelques passages.

Extrait de la lettre adressée à l'empereur Anastase par l'archimandrite Théodose et les autres higoumènes du désert.

«Comment donc nous, les Hiérosolymites, après cinq cents ans et au-delà que le Christ nous a visités, apprenons-nous la foi ? Aussi peut-on connaître avec certitude que la soi-disant correction aujourd'hui apportée à l'antique religion du Christ ne vient pas du vrai Christ, mais qu'elle est un enseignement de l'Antichrist, qui cherche à perturber l'unité et la paix des Églises de Dieu et veut tout remplir de trouble et de confusion. Or le premier auteur et artisan de tout cela est ce Sévère, dès le commencement et le principe Acéphale et Aposchiste, qui, comme il a été pour la ruine de son âme et de la commune croyance, par la permission de Dieu, créé évêque d'Antioche, à cause de nos péchés, a anathématisé nos saints pères qui ont entièrement sanctionné la foi apostolique définie et transmise jusqu'à nous par les trois cent dix-huit saints pères réunis à Nicée, et qui ont baptisé tous les fidèles dans cette même foi. Nous refusons et récusons absolument la communion et union avec cet Acéphale, et nous demandons à votre Piété de prendre en pitié, quand elle est si indignement outragée et dévastée, la mère de toutes les Églises. Sion, propugnatrice de votre Majesté aimée de Dieu : oui, daignez statuer que soit complètement écarté l'orage qui menace la sainte cité de Dieu.

S'il nous faut choisir entre la vie et la mort quand il est question de la foi, la mort nous paraît préférable. Jamais, d'aucune façon, sous aucun prétexte, nous n'entrerons en communion avec les ennemis de l'Église de Dieu et leurs vains anathèmes. Car, avec l'aide de Dieu, nous maintenons la foi apostolique, «dans laquelle nous demeurons fermes et dont nous sommes fiers, avec l'espoir de posséder un jour la gloire de Dieu» (Rm 5,2); avec l'aide de Dieu, nous n'avons tous, nous les habitants de cette terre sainte, qu'une seule manière de voir et une seule foi, conspirant dans un même esprit et dans les mêmes sentiments, nous avons allègrement accepté les quatre saints conciles homodoxes honorés d'un caractère évangélique; car ces conciles, bien que réunis par inspiration divine en des temps et des lieux différents contre les multiples ramifications des erreurs hérétiques alors présentes ne diffèrent que par le langage et non par le sens, tout de même que les évangiles écrits par Dieu ne composent qu'une même image avec un même sens. «En tête de ces saints conciles brille et prévaut le susdit chœur des trois cent dix-huit saints pères réunis à Nicée contre le très impie Arius; et les trois autres saints conciles ont suivi en tout ce premier, je veux dire celui des cent cinquante, qui s'est réuni contre le pneumatomaque Macédonius, celui qui pour la première fois s'est rassemblé à Éphèse contre l'exécrable anthropolâtre Nestorius, et pareillement celui qui, après eux, s'est rassemblé dans la ville de Chalcédoine pour confirmer l'anathème contre l'impie Nestorius et pour déposer et anathématiser l'impie Eutychès. Comme donc c'est par ces quatre saints conciles que nous avons reçu, comme il a été souvent dit déjà, nous tous, les habitants de cette terre sainte, la foi monogène et apostolique, et que nous sommes, avec l'aide de Dieu, fermement établis en eux, nul ne pourra, de quelque manière que ce soit, nous unir à quiconque ne pense pas de même et n'obéit pas à ces conciles, dussions-nous être menacés d'une infinité de morts.»

Et un peu plus loin :

«Que Votre Majesté soit bien convaincue devant Dieu et les anges élus que, d'aucune manière et sous aucun prétexte, nous n'acceptons de nous unir aux dits Aposchistes à moins d'une décision régulière et canonique, que non plus, sous aucun prétexte, nous ne consentons à une innovation quelconque sur la foi, et que jamais, à quel moment que ce soit, nous n'accueillerons quelqu'un des Acéphales qui ait été nommé évêque malgré nous.

«Si, à cause de nos péchés, il arrivait rien de pareil, nous assurons votre Sérénité, devant la sainte et consubstantielle Trinité, que nous verserons tous, de plein cœur, notre sang et que tous les lieux saints seront consumés par le feu, avant qu'une telle ignominie ne se produise dans la sainte cité du Christ. Quel avantage y a-t-il en effet dans la simple dénomination de «lieux saints», s'ils sont à ce point dévastés et déshonorés de jour en jour ? Mais la paix de Dieu, «qui surpasse tout entendement» (Ph 4,7), gardera sa sainte Église et

mettra fin aux scandales qui l'accablent, par un commandement de votre Majesté, pour la glorification de votre règne cher à Dieu.»

Tels furent les termes de la si courageuse lettre de Théodose. Celui qui tenait le gouvernail de l'empire admira extrêmement la franchise de langage qui s'y montrait et lui fit, par manière d'apologie, une réponse dont voici le texte même :

Lettre envoyée en réponse par l'empereur Anastase au bienheureux abba Théodose archimandrite.

«Ta Piété m'a écrit que n'auraient pas dû se produire les troubles à cause de la foi qui ont lieu sous mon règne. Que, de ces troubles, nous ne soyons pas la cause, le souverain Dieu, qui juge tout, en est témoin. Ceux en revanche qui ont obligation de chérir la tranquillité et la paix, ce sont ceux-là mêmes qui les ont provoqués et qui les provoquent chez nous, quand ils veulent se montrer supérieurs les uns aux autres. Qu'aurions-nous dû faire d'autre, nous, que de rester tranquille sans nous laisser entraîner dans ces misérables querelles, afin que, en raison de cet exemple du moins, ceux aussi qui les fomentent jugeassent bon de rester tranquilles comme nous ? Car, de toute façon, ta Piété n'ignore pas que ce sont de certains moines et clercs soi-disants défenseurs de l'orthodoxie qui ont mis en branle ces scandales, des gens qui cherchent à se procurer par force le premier rang, dès là qu'ils prétendent comprendre le mystère et qu'ils ont en tout lieu le mot «foi» à la bouche : or, comme ce sont là des secrets incompréhensibles à l'homme, ils ne font rien d'autre que de se manifester menteurs et sycophantes. Aussi en avons-nous ressenti une grande colère, et sous l'effet de cette colère nous en sommes venus à penser que le mystère n'est plus mystère, qu'il ne tire plus sa source de la foi seule, mais de vains bavardages, et nous portons accusation contre ceux qui nous ont appris à révéler les choses divines par la foi et le mystère. Priez donc, pour que Dieu, dans son amour des hommes, ne laisse pas que d'avoir regard à ces maux et procure la paix aux très saintes Églises, qui ont été ainsi divisées par ici volonté bien arrêtée des évêques eux-mêmes de faire que personne n'ait quelque position que ce soit près de son voisin.

«Nous avons accueilli avec plaisir les bénédictions que nous a envoyées ta Piété, et les révérends moines qui nous ont été envoyés par vous vous feront part de notre décision.»

Nouveaux démêlés avec Anastase.

L'empereur donc, après avoir écrit cette lettre et avoir un peu relâché de la guerre contre l'Église, comme s'il en était venu à résipiscence parce qu'il avait – tout à fait peu en tout cas – choisi de se montrer orthodoxe, «revint à son vomissement» (Pr 26,11). Qu'arrivait-il alors ? De nouveau décrets impériaux contre l'orthodoxie, et de nouveau notre valeureux Théodose témoigne par le sang – si du moins on en juge d'après l'intention, et non d'après le résultat comme le font habituellement les hommes – et il est proclamé vainqueur digne de la couronne contre les ennemis de la vérité. En effet, alors que tous restaient sans moyens et qu'il n'y en avait pas un seul à résister – peut-être voulaient-ils céder à leur commun père le droit de parler avec franchise en cette occasion afin que son haut rang fût honoré et que sa vieillesse agît pieusement avec un jeune courage dans ces périls pour Dieu –, Théodose se dresse vaillamment en vue de livrer avec franchise de langage le combat pour la foi. Il monta sur l'ambon de la Sainte Anastasis, là où les assistants à l'autel font les lectures au peuple, et, ayant élevé la voix, il parla ainsi : «Si quelqu'un refuse d'accepter les quatre saints Conciles au même titre que les quatre saints Évangiles, qu'il soit anathème.» Lorsqu'il eut ainsi parlé, il fit en sorte que fussent insérés dans les sacrés diptyques les susdits saints Conciles dont les noms, depuis ce temps-là jusqu'aujourd'hui encore, sont expressément proclamés dans les prières. Rien de plus. Puis, sans s'arrêter un instant, Théodose, ce héros à l'âme valeureuse, en grande fermentation d'esprit, se mit à parcourir les villes avec les pères du désert animés de ce même zèle pour la foi, avec ses enfants le père, avec les colonnes d'Israël le chef de cette armée, lui, le premier par les cheveux blancs, se montrant le premier par l'ardeur, prévenant toute atteinte du mal de l'hérésie par la promptitude du remède, chassant des âmes toute mollesse par la prédication de la juste doctrine de l'église. Car son enseignement persuasif s'attachait à montrer la parfaite orthodoxie de ce saint concile œcuménique quand en accord avec tous les pères divinement inspirés de la sainte Église, il a proclamé les deux natures du Christ unique notre Dieu, et cela à très bonne raison : si en effet le même Christ a

été véritablement, et non en apparence seulement, tout ensemble Dieu et homme, évidemment c'est par la nature de la divinité et la nature de l'humanité que le même a été Dieu et homme : tout être de bon sens conviendra en effet qu'être véritablement, c'est être par nature. Mais si c'est par la nature de la divinité et la nature de l'humanité que le même a été Dieu et homme, le saint concile a donc raison d'enseigner que, si le même Christ est par nature Dieu et par nature homme, il n'y a de lui qu'un seul hypostase, ou encore une seule personne, en l'une et l'autre nature. En parlant ainsi, le concile se tient dans les limites de l'orthodoxie, limites qu'a fixées l'Esprit saint, et il évite les déviations des hérétiques en l'un et l'autre sens : en effet, quand il confesse une seule personne, il repousse la division impie de Nestorius; et, d'autre part, dès là qu'il ne nie pas les deux natures, il écarte la confusion plus impie encore d'Eutychès et de Dioscore. Car ni, à l'instar de Nestorius, il ne divise le Christ unique en deux hypostases et deux fils, ni, à l'instar d'Eutychès, de Dioscore et, après eux, de Sévère, il ne confond en une seule nature la divinité et l'humanité du seul et même Christ. De fait, chacun de ces hérésiarques, dans la pensée d'éviter plus qu'il ne convient soit la division soit la confusion, sont tombés dans l'erreur, l'un de dire qu'il y a deux fils, l'autre de n'en même absolument pas confesser un seul au sens propre. Car Nestorius, sous le prétexte d'écartier la confusion, a dit que la divinité n'a été unie à l'humanité que par voie de position et de rang ou d'autorité, en sorte que, outre les deux natures, il parle de deux hypostases et, conséquemment à sa doctrine impie, de deux fils, l'un le Dieu Logos né du Père d'une manière propre et à son rang, l'autre, celui qui est né de la sainte Vierge; il n'attribue à celui-ci la dignité de filiation que par grâce, et dès lors tombe, sans doute possible, dans la manière de voir des juifs, alors que le divin apôtre ainsi que les autres saints théophores proclament à l'évidence un seul et même Christ tout ensemble Dieu et homme : car une fois il dit (Tite 2,13) «dans l'attente de la bienheureuse espérance et de la manifestation de la gloire de notre grand Dieu et Sauveur Jésus Christ», et une autre fois (Rm 9,5) «desquels (sc. les juifs) est issu le Christ selon la chair, qui est, au-dessus de toutes choses, le Dieu béni dans l'éternité.» De leur côté Eutychès et Dioscore, et assurément Sévère aussi qui a surgi à cette heure comme l'avocat de leur doctrine impie, dans la pensée d'échapper à la très absurde division de Nestorius, guérissent le mal par un autre mal, car ils se sont enlisés dans le borborygme de la confusion. Ces natures du Seigneur en effet, qui, sans qu'elles changent ni se confondent, ont été ramenées à un seul hypostase, ils ont estimé qu'elles ont été si totalement conjointes qu'ils ont osé dire que, de la divinité du Christ et de son humanité, il est résulté une nature unique; de l'aveu commun, ils introduisent ainsi un changement et une altération des natures après leur union, bien qu'ils s'en cachent et le nient à en juger seulement d'après leurs discours. De même en effet que l'union produite par commixtion des quatre ingrédients composant ce qu'on nomme de façon significative thymiania a eu pour résultat la nature unique du parfum, de même, s'il est vrai que les deux natures issues de la divinité et de l'humanité ont été confondues, elles n'ont plus produit dans ce cas qu'une seule nature, comme si chacune d'elles avait été détruite par le passage de l'une en l'autre et n'avait pu conserver nettement en elle-même son caractère propre. Quelle est donc l'erreur impie qui en résulte pour ces hérétiques ? C'est que, pour ce qui dépend d'eux du moins, le Dieu Logos impassible a pâti dans sa nature propre. Si en effet la divinité du Christ et son humanité ne relèvent selon eux que d'une seule nature, et si c'est dans sa nature et non pas seulement en apparence que le Christ a subi la mort, c'est donc dans la nature de la divinité et de l'humanité qu'il a subi la mort par la croix. Eh bien, que soient obstruées, comme il est écrit (Ps 62,12), leurs bouches qui profèrent des abominations contre Dieu ! Que les gourmandes le bienheureux Pierre quand il a déclaré (I Pie 4,1) «le Christ qui a souffert pour nous dans sa chair», et non pas aussi «dans sa divinité» Car même si la divinité du Christ s'était unie d'une union substantielle à la chair passible qui lui était appropriée, dans sa nature propre du moins la divinité n'eût absolument pas pâti d'aucune manière le divin en effet est de tout point impassible. Aussi est-ce en toute justesse et piété que ce saint concile nous a livré en doctrine que, dans l'unique hypostase du seul et même Christ, les natures, je veux dire celle de la divinité et celle de l'humanité, se conservent «sans confusion, sans changement, sans division», enseignant que c'est le même Christ qui, avant tous les siècles des siècles, est né du Père selon la divinité, et en retour que ce même Christ, à la fin des temps de ce siècle-ci, est né selon l'humanité de la sainte et immaculée Vierge Mère de Dieu, en sorte qu'il le déclare consubstantiel au Père selon la divinité et identiquement consubstantiel à nous selon l'humanité. Ainsi avons-nous appris qu'il est à la fois sans mère et sans père, l'un par la nature de sa divinité (car selon celle-là il n'a pas de mère), l'autre par la nature de son humanité (car selon celle-ci il n'a pas de père). Ainsi nous est-il enseigné que, tant qu'il est dans le sein du

Père, il est Fils seul-engendré selon l'essence de sa divinité (car il n'a pas de frère), mais qu'il est identiquement «Premier-Né de toute création» selon l'essence de son humanité car il a après lui comme frères tous ceux qui, re-nés par le saint baptême, ont été nommés «création nouvelle» (Ga 6,15; II Cor 5,17), desquels il a inauguré, lui le premier, la génération par le baptême. Ainsi, d'un mot, et toutes ces autres actions qu'il accomplit humainement, et tous ces miracles qu'il accomplit divinement. Prétendent-ils que, si l'on confesse deux natures dans le Christ, on sera forcé aussi, même sans le vouloir, de parler de deux fils, voici ce que nous répondrons : si, tout en confessant deux natures, on dit comme Nestorius, ô très artificieux, que ces natures n'ont pas été unies selon le hypostase, mais qu'elles ont été divisées en deux hypostases, j'accorde moi aussi qu'en parlant dans ce sens de deux natures, on admet aussi, indubitablement, deux fils. Mais si l'on reconnaît notre Seigneur Jésus Christ d'une part comme unique, d'autre part comme subsistant identiquement et dans la divinité et dans l'humanité, en la manière précisément où ce saint concile, tout en déclarant unique sa personne, a dit que cette personne se fait connaître en deux natures «indivisiblement et inconfusément», il est clair que ces gens-là calomnient le concile quand ils l'accusent de partager la thèse de Nestorius et que c'est par refus d'obéir à la vérité qu'ils mettent cette prétention en avant. Car ce concile, ce concile aussi, anathématise et l'impie Nestorius et ceux qui divisent en deux fils ou deux Christs le seul et même Christ, et il confirme le saint concile réuni à Éphèse pour la condamnation de Nestorius. Est-ce que, dis-moi, s'il est vrai que le divin Grégoire dit «deux natures oui, Dieu et homme, mais non pas deux fils ni deux Dieu», et le bienheureux Cyrille «non pas en ce sens qu'a été supprimée par l'union la différence des natures, mais plutôt en ce sens qu'elles ont réalisé pour nous à elles deux l'unique et seul Seigneur et Dieu Jésus Christ», est-ce que, par l'emploi de ces formules et de celles qui leur ressemblent, eux-mêmes et tous les autres pères seront forcés de partager la thèse de Nestorius ? Il n'en va pas ainsi, à Dieu ne plaise !

Triomphe final de Théodose dans ses luttes pour l'orthodoxie.

Mais pourquoi entreprendre de dire tout ce qu'a accompli Théodose ? De fait, même si je prolongeais longuement ce discours, je ne saurais exposer et l'orthodoxie de sa doctrine et son zèle brûlant, poussé jusqu'au risque de mort, pour la vraie foi. C'est en effet par de telles paroles et de tels actes qu'il fit inscrire dans les sacrés diptyques, à Jérusalem, les conciles susdits. Ce dont irrité, l'empereur – s'il faut nommer empereur celui qui avait choisi de se précipiter pitoyablement dans de si grands crimes contre la foi, dit-on, porter contre le juste un décret qui l'exilait de sa patrie. Mais la Justice divine prit les devants, elle lui fit quitter la vie, l'ayant réservé jusqu'à ce moment pour le lieu où chaque homme voit juger sa conduite ainsi que les dispositions dans lesquelles il a agi. Quant au bienheureux, cette même justice le conserva dans sa patrie comme monument de vertu pour ceux qui le voyaient, et elle mit fin à la tempête qui agitait les saintes Églises de Dieu, car elle décréta que fussent condamnés à l'exil ceux des Aposchistes qui déjà détenaient ces églises, et qu'à leur place fussent ramenés sur leurs trônes ceux qui en avaient été arrachés pour la défense de l'orthodoxie. En tout cas, lorsqu'ils eurent appris ces si grands combats pour la vraie foi de notre bienheureux, et Agapet qui occupait alors le trône apostolique de la grande Rome et le très saint évêque d'Antioche Ephraïm en furent émerveillés; ils le lui marquèrent par les lettres qu'ils lui écrivirent et ils reconnurent ouvertement qu'ils étaient en accord avec sa doctrine de foi. Pour tout dire d'un mot, Théodose abominait à ce point, de tout son cœur, quelque hérésie que ce soit, qu'il pouvait dire justement lui aussi (Ps 138,21 s.) : «N'ai-je pas haï, Seigneur, ceux qui te haïssent, ne me suis-je pas consumé au sujet de tes ennemis ? Je les ai haïs d'une haine totale, ils sont devenus pour moi des ennemis.» Il exécrait en particulier les enseignements impies du maudit Origène, parce que, comme de la boue à un parfum, il avait pétri et mêlé les doctrines démoniaques des Grecs à la pure et odorante prédication des apôtres. Mais en voilà assez sur ce point.

Miracles de Théodose.

I. Guérison d'un cancer au sein.

Bien que je puisse dire encore bien des accomplissements de Dieu par l'entremise de Théodose, j'aurais voulu me taire à ce sujet, car je sais que le saint ne s'y complaisait pas, selon Celui qui dit (Lc 10,20) : «Ne vous réjouissez pas de ce que les démons vous sont

soumis, réjouissez-vous plutôt de ce que vos noms sont inscrits dans les cieus.» Cependant, comme je crois que beaucoup des frères sont possédés du désir d'en entendre le récit, j'en choisirai, dans ce grand nombre, quelques-uns, pour la gloire de Dieu et l'édification de mes futurs lecteurs, sans jamais donner la palme au mensonge sur la vérité.

Alors donc que tous les higoumènes du désert siégeaient ensemble avec leur commun père spirituel, à cause du susdit décret impie de l'empereur, dans la sacristie bâtie par Constantin le Grand où l'on avait coutume chaque année de faire l'exaltation de la précieuse Croix, une femme affligée d'un mal inguérissable au sein (c'était un cancer) qui, à force de durer, avait vaincu tout l'art des médecins, entra par la porte dite «des anges» et se tint près du saint chœur des pères. Comme elle avait vu, debout non loin d'eux, le très aimé de Dieu Isidore, qui est devenu plus tard higoumène de la pieuse laure du Soukâ, elle lui demanda, laissant entrevoir sa peine par l'abondance de ses larmes, si le grand Théodose se trouvait lui aussi avec la sainte assemblée des pères, et lequel des pères c'était. Isidore demanda à son tour à cette petite vieille pourquoi elle le cherchait; et, quand il en eut appris la cause et constaté la nature insupportable du mal, comme il savait le juste rempli de la grâce des miracles, il le lui montra volontiers du doigt, lui donnant, comme signe certain, le symbole de l'innocence du saint, je veux dire la couleur de la cuculle qu'il portait. Quand cette femme très croyante eut su exactement qui était Théodose, elle prit pour modèle en son cœur l'hémorroïsse (Mt 9,20; Mc 5,25 s.; Lc 8,43 ss.), et, comme celle-ci de la frange de la robe du Seigneur, elle s'approcha de la cuculle du disciple du Seigneur avec la même foi sans ombre de doute. Elle s'approcha donc sans bruit de Théodose, et, après avoir légèrement dévoilé le sein où se trouvait la peine, elle le mit seulement en contact avec le susdit capuce. Aussitôt elle obtint sa guérison : comme une obscurité dès que paraît une lumière, le mal s'enfuit sur le champ. Cependant, ayant jeté circulairement les yeux derrière lui (car il ne lui avait pas échappé qu'une force était issue de lui), l'homme de Dieu lui dit : «Courage, ma fille, ta foi t'a sauvée», selon le mot de Jésus Christ le Fils du Dieu vivant (Mt 9,22). Comme donc cette petite vieille susnommée rentrait chez elle avec joie, le susmentionné très cher à Dieu Isidore courut à elle (car il s'était demandé quel serait le résultat) et il vit de ses propres yeux qu'il n'y avait sur son sein pas même la moindre cicatrice du mal. Constatant alors que la parole du père s'était accomplie et admirant la foi de la femme, il revint sur ses pas, se condamnant de ce qu'il avait été vaincu en foi par une petite vieille. Ô capuce vil à voir, mais qui surpasse en gloire tout vêtement de fils de soie capuce qui s'égale à ces fameux linges sacrés des apôtres (Ac 19,11), car le Christ, par lui comme par eux, faisait des miracles. Qu'apprenne toute l'armée des moines, ou plutôt apprenons nous-mêmes, de quelle vocation céleste nous sommes devenus participants, et n'outrageons pas, par notre négligence à accomplir les préceptes, ce très saint habit monastique donné par Dieu. Apprenons par là quels grands prodiges peut opérer la nature humaine, si au vrai elle le souhaite, par la grâce du très saint et adorable Esprit. Prenons pour modèle en toutes choses les vertus de ce très illustre saint, efforçons-nous de lui ressembler autant que possible, pour être jugés dignes de jouir aussi, par la miséricorde divine, de la gloire éternelle qui lui a été réservée.

Multiplication du grain de blé.

Mais tournons notre récit vers un autre miracle du bienheureux, comme si, sur un gazon printanier, nous cueillions les plus belles fleurs des saints. Venons-en donc au récit des prodiges du bienheureux.

Alors que, après l'heureux achèvement du but cherché, chacun des pères retournait dans son monastère, cette règle de toute vertu Théodose revint, pour y prier, à travers la sainte Bethléem, où le Seigneur de gloire est né selon la chair. Lorsqu'il y eut donné à Dieu son tribut de prières, il rendit visite à saint Marcianus qui se trouvait sur sa route, homme inspiré de Dieu et rempli de toute grâce. Ils se saluèrent en joie dans le Seigneur, puis s'assirent, d'abord pour un banquet spirituel où ils nourrissaient mutuellement leurs âmes de lectures du texte sacré et de récits des anciens saints pères. Ensuite, comme l'heure les appelait à donner aussi au corps le soutien nécessaire de la nourriture, ce très illustre Marcianus ordonna à ses disciples de cuire des lentilles. On les cuisait donc et les présenta, sans pains, dans un plat sur la table. Le grand Théodose comprit alors que le serviteur n'avait pas présenté de pains parce qu'on en manquait, et il ordonna à son propre disciple de leur donner les pains qu'il avait apportés dans sa besace. Quand on eut pris avec reconnaissance ces simples aliments (car, bien que ce fût l'occasion d'un repas de fête, les pères de là-bas, dans leur dédain de l'ostentation, avaient servi tranquillement la nourriture habituelle), comme

le susdit saint Marcianus avait dit : «Excusez-nous, mes pères; nous n'avons pas de blé, et c'est pourquoi nous ne vous avons pas servi de pain», aussitôt le bienheureux et grand Théodose, ayant enfoncé sa sainte main dans la barbe abrahamienne du bienheureux Marcianus, y découvre soudain un grain de blé. Il l'en extrait, le montre d'un riant visage et dit : «Hé, voici du grain : comment donc dites-vous n'en pas avoir ?» Avec une joie incroyable, saint Marcianus reçut dans ses paumes, comme un grand présent, ce grain de blé et, pénétré de foi, le laissa en dépôt au grenier, après en avoir fermé les portes. Quand tout cela se fut ainsi passé, alors que le divin Théodose avait quitté ce lieu et était rentré dans son propre guérissoir des âmes, le susdit saint Marcianus, le jour qui suivit le dépôt du grain, trouva le susdit grenier plein de blé. Il envoie aussitôt l'un de ses disciples au bienheureux Théodosius, l'invitant à venir pour qu'il jouisse, maintenant aussi, de la bénédiction divine obtenue de son fait. Quand donc, sans aucun retard, Théodose fut arrivé (il savait en effet que l'obéissance selon Dieu est le plus grand remède pour le salut des âmes), le bienheureux Marcianus l'embrassa de nouveau, puis il le conduisit au grenier et lui dit : «Bénis, père, pour que nous puissions ouvrir les portes du grenier et recueillir les fruits non récoltés que nous ont obtenus vos prières grâce au grain que tu as procuré et béni.» Comme le grand Théodose invitait Marcianus à bénir plutôt lui-même (car il inclinait toujours à l'humilité), et que celui-ci refusait, quand Théodose eut élevé sa voix théopneuste, dit : «Bénis, Seigneur», et fait de la main le signe de la croix vivifiante, alors, de même qu'un torrent violent, arrêté par un barrage solide, ne peut plus suivre sa course habituelle, que, retenu par force, il se dresse verticalement et s'empresse de changer sa marche usuelle vers l'avant en une marche vers le haut, et qu'enfin, si le barrage s'est un peu rompu, il s'élançait d'une poussée irrésistible, de même, dès que les portes se furent légèrement entrouvertes, la masse du grain ne cessait de se répandre au dehors. Oh, quel miracle ! Un seul grain, jeté sur une terre sèche, sans que personne eût labouré, sans pluies opportunes, sans rayon de soleil, toutes choses dont résulte la croissance naturelle de la semence, a fait fructifier le blé en abondance grâce aux vertus de ce grand saint. Ce miracle n'est pas inférieur à ceux d'Élisée : car, si Élisée a nourri cent hommes avec quelques gâteaux de figues et pains d'orge (IV Rois 4,42 s.), Théodose, lui, par l'opération du saint Esprit, a miraculeusement rempli de blé toute une chambre à partir d'un seul grain de blé. Le Christ n'avait-il pas annoncé cela à l'avance, que celui qui croit fera des miracles égaux aux siens, et plus grands encore (Jn 14,12) ? Observe en tout cas ce qu'il en est, si du moins tu veux faire le minutieux, ou plutôt accorder à la chose l'examen qu'elle mérite. Mets là devant nous les cinq pains du Sauveur qui ont rassasié les cinq mille hommes, et, après avoir multiplié le grain qui a rempli la chambre en autant de grains qu'il en faut pour faire ces cinq pains, calcule combien il y aurait de chambres remplies de blé et combien de gens elles suffiraient à nourrir alors, si tu le sais exactement, tu pourras dire si le miracle est égal ou plus grand. Là encore, de fait, s'est réalisée la parole de Celui qui a produit des miracles par son juste. Mais «qui dira les grands exploits du Seigneur» (Ps 105,2), que sa droite toute-puissante, de génération en génération, accomplit par ses serviteurs ? Quoi qu'il en soit, le grand Marcianus qui, auparavant déjà, connaissant la grâce présente en saint Théodose, l'honorait extrêmement et le révérait comme un père spirituel, se mit à l'admirer surtout, comme un nouveau Moïse, à l'occasion de ce miracle extraordinaire, et il lui tint à peu près ce langage : «Tu as vraiment tiré une récolte, père, du champ que tu avais si bien cultivé. »

Cependant voyons aussi la suite, s'il vous paraît bon. Mais que laisser de côté, à quoi m'attacher ? Que dire en premier, que chanter en second ? Car, comme dans le cas d'un cercle, mon discours rencontre une multitude de points de départs et les miracles tiennent si large place qu'il ne s'avance qu'à l'étroit.

L'enfant sauvé du puits.

Une dame appartenant aux *spectabiles* d'Alexandrie, ornée à la fois de richesse et de vertu, vint à ce monastère-ci avec son fils qui était son seul enfant. Or, à peine se fut-elle jetée aux pieds du juste, aussitôt l'enfant s'écria que c'était là celui qui l'avait soutenu au-dessus des eaux du puits. Sur quoi la mère toute réjouie révéla au juste ce que voulait dire la reconnaissance de l'enfant. Elle raconta que ce petit, alors qu'il se livrait aux jeux habituels des enfants comme il est naturel quand on n'a pas de soucis, était tombé dans un puits très profond. Cependant que tous s'épuisaient à pleurer sur l'enfant dans la pensée qu'il était déjà mort, les gens expérimentés en cette sorte d'ouvrage lâchaient les cordes, se hâtant de tirer en haut le cadavre avant qu'il n'eût été corrompu par les eaux. Or ils le trouvèrent assis sur l'eau, et, après avoir fermé le puits comme il convenait, ils l'emmenèrent avec eux. «Nous

donc, comme, émerveillés de ce salut miraculeux et changeant en une joie incroyable notre indicible peine, nous avons demandé à l'enfant comment c'était arrivé, il répondit qu'il avait été porté par un certain moine et avait ainsi échappé à la noyade. Je me mis alors à parcourir villes et déserts, brûlant de découvrir l'homme de Dieu. Eh bien, maintenant, cette faveur m'a été accordée par Dieu, dès là que l'enfant t'a reconnu.» La femme reçut alors avec foi, ainsi que l'enfant, la bénédiction du père, et, en actions de grâces pour un tel prodige, elle fournit, et ce jour-là et tout le reste de sa vie, un secours alimentaire pour le soin des pauvres.

Enfants accordés à des femmes stériles.

Mais je veux raconter un prodige encore plus extraordinaire qui arriva à une femme. Comme ses enfants lui étaient ravis par une mort prématurée, que la lamentation funèbre, chaque fois, succédait à l'enfantement et liait chagrin au chagrin, elle se rend à ce lieu-ci. Or, après qu'elle eut exposé son infortune et supplié le juste de l'en délivrer, elle eut bon succès dans sa prière, et, avec la permission du saint, elle donna au nouveau-né le nom de Théodose. Celle qui, par l'infécondité, avait imité la femme stérile (I Rois 1,1-20) amena le premier-né vivant de ses enfants au corps des moines, il est parmi nous jusqu'à ce jour et il est honoré du nom de notre père.

Une autre femme, qui habitait à Bethléem et qui se lamentait sur la même calamité, bénéficia de la même faveur. Et maintenant on peut voir le fils issu d'elle savant dans l'art de bâtir. Il a reçu lui aussi le nom de Théodose, qu'il porte encore, et il a été délivré de la destruction mortelle qui avait frappé les enfants nés avant lui.

Mais que me faut-il dire encore ? De même en effet qu'en une tempête de vagues les unes ont déjà passé, d'autres viennent en succession, d'autres commencent leur mouvement, d'autres vont de l'avant, et celles-ci s'élèvent, montant jusqu'aux cieux, celles-là sont violemment entraînées jusqu'à l'abîme, de même ici. Des hauts faits du saint, certains ont été dits, d'autres sont dits présentement, d'autres doivent l'être. Bien digne de pitié mon discours, comme là-bas le nautonier car il ne peut adapter le secours de son art à l'avalanche des faits qu'il rencontre.

Miracles des sauterelles.

Il était survenu un jour une attaque de sauterelles et de brouchos,² dont on ne pouvait compter le nombre. Bien qu'il fût plongé dans une si profonde vieillesse et qu'il n'eût plus la force de passer d'un lieu l'autre à moins que d'autres ne le conduisissent par la main, Théodose, avec l'assistance de certains frères qui le soutenaient, arriva jusqu'au lieu où s'était rassemblé le camp des sauterelles et des brouchos et où, à la manière d'ennemis, il ravageait, sans rien épargner, tout le sol. Théodose n'avait pas hésité en effet, bien qu'il se traînât des pieds, à affronter la fatigue de la route, car il voulait, au milieu de cette détresse insurmontable, invoquer la miséricorde de Dieu. Une fois donc établi au lieu, après avoir fait une instante prière, il réclama une des bestioles, la prit dans ses mains et parla aux sauterelles ainsi : «Et vous et nous, nous sommes serviteurs de Dieu, nous appartenons les uns et les autres à un même Maître. Ne faites donc pas de tort au bien des pauvres : voilà ce qu'ordonne notre commun Maître.» Celles de ces bêtes alors qui étaient hors de l'enclos cessèrent d'aller plus avant et celles qui étaient au-dedans se mirent à grignoter les chardons sans plus endommager aucunement les céréales.

Dans une autre circonstance antérieure, comme la même correction divine avait fondu sur la terre, l'attaque des sauterelles atteignit un village d'où parvient à ce monastère-ci, ainsi qu'aux pèlerins et aux pauvres qui y sont logés, un secours régulier de vivres. Sans retard, se confiant dans la foi, après avoir béni de l'huile par une sainte invocation, Théodose l'envoya par le canal de quelques hommes amis de Dieu et il garda ce village indemne des ravages des sauterelles.

Intervention divine en faveur du monastère.

Une autre fois, comme le moment était venu où l'on avait coutume d'acheter les vêtements des frères et qu'on n'avait aucune somme pour cela, les frères chargés de ce service importunaient Théodose, lui demandant sans cesse où trouver de l'argent. Il leur dit :

² Larve de la sauterelle en son dernier état.

«Il est écrit (Mt 6,34) : *Ne vous faites pas de souci pour le lendemain.*» Et ainsi Dieu confirma par le fait la foi sans ombre de doute qu'il avait en Lui et lui envoya le lendemain celui qui devait subvenir à cette dépense, apportant cent sous d'or.

Punition divine d'ennemis de Théodose.

Le bienheureux Julien, qui avait été le disciple du grand Théodose, avait été honoré, par le vouloir du Dieu de l'univers, du trône archiépiscopal de Bosra, pasteur excellent issu d'un excellent troupeau. Comme il ne s'était pas rangé aux vues sur la foi de l'empereur plus haut mentionné, il fut condamné à l'exil et vint habiter le lieu d'ici. Il s'y livra de nouveau à de fréquents entretiens avec son père selon le Christ, et s'y donnait à l'ascèse avec lui, en homme qui avait vraiment quitté le monde pour se tourner vers les choses du ciel. Quand, peu après, par la mort de l'empereur, la tempête hérétique eut cessé et que, telle une sorte de beau temps, l'orthodoxie eut brillé à nouveau sur les saintes Églises de Dieu, saint Julien lui aussi, comme il se devait, fut rétabli sur son trône sacré. Comme donc ces deux pères étaient venus ensemble à la pieuse métropole de Bosra, alors que tous avaient accueilli avec louange et joie le vieillard abrahamien avec son fils Isaac, tout d'abord une femme réputée pour ses vices injuria le grand Théodose en le traitant d'«imposteur» aussitôt, en châtiment de son audace, elle fut récompensée de son blasphème par une mort honteuse. Ensuite, comme les pères étaient allés prier dans la très vénérable église des saints et illustres apôtres fondée à peu de distance de la ville, certains moines qui, de leur monastère, les avaient vus venir – ils avaient succombé au mal de l'hérésie de ce Sévère aux vaines pensées – par esprit de pique et de querelle contre ces bienheureux, se mirent impudemment à frapper la simandre à une heure tout à fait indue. Le serviteur de Dieu Théodose leur en demanda donc la cause, et, quand il l'eut apprise, le cœur enflammé d'un zèle divin, «Dieu soit béni», dit-il, «il ne restera pas dans ce monastère pierre sur pierre» (Mt 24,2). Qu'arrive-t-il alors ? Peu de temps s'étant écoulé, des Sarrasins en grande masse attaquèrent de nuit le susdit monastère et le brûlèrent, et, après avoir volé tout ce qu'il y avait dedans, ils partirent emmenant prisonniers la plupart des moines. On peut donc voir aujourd'hui ce lieu devenu terre de labour par la juste malédiction du bienheureux, et ce champ d'ivraie produisant en plus grande abondance le fruit du blé (Mt 13,25 s.).

Le *comes orientis* Kéryhos et la *camisole* de Théodose.

Une fois, comme le chef de l'armée romaine, qu'on nomme Comte d'Orient (c'était Kérykos), était allé, en tant qu'ami du Christ, à Jérusalem à la suite d'un vœu, il vint ici faire visite à l'homme de Dieu, car il avait eu l'âme pénétrée par la renommée de ses admirables vertus : de fait elle avait volé et s'était répandue partout. Ensuite, comme il avait été grandement réjoui par l'exhortation théopneuste du saint (celui-ci lui avait recommandé de ne mettre aucunement sa confiance dans les armes ni ses espoirs dans les nombreuses myriades des alliés, mais seulement dans le Christ notre Dieu qui est puissant et fort au combat) et qu'il avait vu le bienheureux revêtu d'une camisole de poil pour se maintenir le corps bien chaud (car c'était la saison d'hiver), il lui demanda de lui donner cette camisole, persuadé que ce lui serait là un phylactère qui l'emporterait sur toute espèce d'engin ennemi. Il l'obtint donc avec des bénédictions et reprit son chemin. Peu de temps après, il revint vainqueur du pays des Perses, après avoir fait montre, grâce à sa foi, de grands exploits de valeur. Il se rendit de nouveau aux Lieux Saints, et, lorsqu'il eut offert les plus grandes actions de grâces au Christ Sauveur pour sa très grande victoire, il revint auprès du vrai serviteur du Christ, et pour le remercier comme il convenait, et pour lui rapporter la façon dont il avait été sauvé à la guerre par ses saintes prières. Voici donc ce qu'il dit au bienheureux : «Au moment d'entrer en ligne, au lieu de la cuirasse ordinaire je revêtis la camisole de poil que tu m'avais donnée et marchai ainsi contre l'ennemi. Lors donc que les deux armées se furent entrechoquées et que la terre résonnait du bruit du pas des fantassins et du sabot des chevaux, il s'éleva de terre un nuage de poussière qui empêchait de reconnaître aisément même son voisin. Mais il est sûr en tout cas, dit-il, que je te vis alors devant moi, tête vénérée; tu me donnais des indications de la main, et m'engageais à laisser là tels lieux, à aller combattre vers tels autres. Et ainsi, suivant avec confiance votre vouloir, avec grande facilité je repoussai de toutes mes forces les ennemis.» Jadis, Josué fils de Navé, commandant l'armée des juifs, grâce au fait que Moïse tendait en haut les bras en préfiguration de la croix salvatrice, vainquit complètement le peuple des Amalécites (Ex 17,8 ss) ; aujourd'hui, pour s'être cuirassé de la guenille sanctifiée

de Théodose qui possédait, habitant en son cœur, le Christ crucifié lui-même, Kérykos abattit l'arrogance hautaine des Perses, il les poursuivit, les captura, et, comme il est dit (Ps 17,38), ne se retourna pas qu'ils n'eussent vidé le terrain. En retour donc de cette victoire si brillante et si utile à l'universalité de tout l'état romain, Kérykos, sur sa fortune propre, donna pour l'entretien du monastère les deux biens-fonds nommés Kourôné (Corona) et Antikourôné (Anticoronam).

Miracles divers.

En un temps où les pluies avaient été retenues, par la prière du saint et le ciel donna de la pluie et la terre fit jaillir son fruit. Ce qui avait, dans une telle circonstance, incliné le saint à supplier Dieu, ce n'est pas son intérêt propre, mais sa commisération pour les pauvres.

À des frères en péril de mer qui avaient invoqué son intercession, il apparut en vision et leur recommanda de prendre courage, car Dieu leur avait accordé leur salut.

Comme un voyageur allait à cheval, un lion vint à sa rencontre, qui se précipita sur le cheval pour en faire sa proie. Mais il en fut empêché par le simple nom de Théodose, et, grâce à l'intercession du saint, l'homme, qui déjà avait désespéré de sa vie, fut conservé sain et sauf ainsi que le cheval.

Ce sont bien d'autres puissants témoignages qu'apportent encore et les malades qu'il a guéris et ceux qui ont été présents au spectacle et y ont donné leur service au saint : ces malades, par leur confiance dans son intercession, ont obtenu, au-delà de tout espoir, ce dont ils en étaient venus à désespérer entièrement.

Prédiction du séisme d'Antioche (mai 526).

Mais voici encore un trait que je veux raconter à son sujet. Comme en effet, tel la trompette guerrière qui a coutume d'exciter le corps des soldats contre l'ennemi, le son sacré de la simandre appelle les soldats du Christ au combat contre les ennemis invisibles, les encourageant à percer les démons, comme à coups de flèches, des versets du saint psalmiste David. Théodose un jour, sortant la tête de sa chambre, ordonna au frère préposé à ce service spirituel de frapper la simandre à une heure tout à fait indue (car ce n'était pas encore la deuxième heure du jour). Quand on l'eut fait au plus vite (le pasteur en effet pressait l'accomplissement de l'ordre), le troupeau théopneuste sous la dépendance du saint, tout en s'étonnant de ce temps intempestif, se réunit dans l'église de Dieu et se mit à célébrer spirituellement la louange de gloire appropriée à Dieu. Quand donc cette sainte assemblée se fut rendu compte par le fait que le saint ne disait ni ne faisait quoi que ce soit d'extraordinaire, elle alla à lui après l'office et lui demanda de dire la cause de cette synaxe accomplie hors du temps normal. Alors, après de longs gémissements (car il était profondément compatissant), il leur dit : «Priez, mes pères, priez. Car j'ai vu une colère de Dieu qui se portait vers l'Orient.» Ô regard spirituel, qui, en raison de son extrême pureté, tel un miroir, accueillait distinctement, bien qu'ils brillassent de loin, les rayons de la puissance active de Dieu ! Ô pureté de ce regard spirituel, qui n'avait pas manqué à obtenir cette béatitude, consistant dans la vue de Dieu, qui a été promise aux purs de cœur (Mt 5,8) Qu'arriva-t-il donc ? La parole du saint se révéla-t-elle fautive ? Nullement. Après six ou sept jours en effet, on apporta la nouvelle que la grande métropole des Antiochiens, par suite d'un séisme épouvantable, s'était écroulée au jour même où ce grand Théodose en avait prédit la chute, tout comme le prophète Jérémie avait vu à l'avance la prise de Jérusalem.

Théodose émule des patriarches.

Cependant, tout en progressant dans ces sortes de grâces prophétiques, le bienheureux ne cessait pas, «oublieux de ce qui est en arrière, de se tendre vers ce qui est en avant» (Ph 3,14). Telle pratique d'ascèse des saints une fois apprise, il en apprenait une autre et, s'efforçant de l'atteindre, «il tendait toujours au but, vers la récompense promise à ceux qui ont été appelés là-haut» (ibid.). Il imitait autant que possible l'art de gouverner de Moïse, prenant Dieu pour aide dans la direction de ses subordonnés et remettant avec confiance à Dieu le soin de bien conduire chacun d'eux. Quand il ne pouvait, de parole, ramener des frères à l'union dans la charité, il allait, je le sais, jusqu'à se prosterner à terre, et ainsi, par son humilité, il les incitait à changer. Il défendit un jour de communier à l'un des frères qui méritait ce châtiment. Le frère alors, pour se venger vilainement, fit la même défense au maître. Or le

bienheureux ne participa pas à la divine eucharistie que l'interdiction n'eût été levée pour lui, et cela bien que le frère remît la chose de jour en jour et refusât quand on lui demandait de céder. Et de fait, le grand Moïse avait usé de douceur envers ceux qui se rebellaient contre lui, n'employant la force qu'avec ceux qui péchaient contre Dieu. Tel fut aussi Théodose, l'émule de sa vertu ni il ne poussait l'humilité jusqu'à la faire mépriser, ni il ne mettait en avant son autorité jusqu'à la rendre insupportable. Il rivalisa aussi avec Abraham dans l'obéissance inconditionnée à Dieu, dans le mépris, pour Dieu, de la patrie, dans le soin de préférer Dieu aux désirs de la nature : aussi ne tenait-il aucun compte de ceux qui lui étaient attachés par les liens du sang, ni par quelque mention s'ils étaient absents, ni par une marque d'affection s'ils étaient présents, à moins que l'un d'eux, ayant passé à une parenté spirituelle, ne lui fût devenu père, mère, frère au sens vrai où l'entend la Parole de Vérité (Mt 12,48-50). Isaac obéit à son père jusqu'à la mort, alors que ce père allait offrir à Dieu le sacrifice qui dépasse la nature. Théodose lui aussi offrit son corps à Dieu comme une victime vivante, sainte, agréable au ciel. Mais ceux qui ont joui de sa douce compagnie pourraient bien témoigner qu'il fut aussi pareil à Jacob par la simplicité, à Jean par la vie au désert et la privation de nourriture, à Pierre par la ferveur et la foi, à Paul par la compassion et l'asservissement du corps. D'un mot, ayant montré en lui-même ce qu'il y avait de meilleur en chacun d'eux, il devint comme une acropole des vertus, si on le compare, en particulier, à chaque autre, en commun, à tous.

Théodose émule de Job. Sa force d'âme dans sa dernière maladie.

Je veux rappeler aussi, avec les saints susdits, celui qui lutta vaillamment dans le malheur et qui raclait de sa peau le pus et les vers, ce héros qui, mis à l'épreuve par le moyen de la souffrance, se montra supérieur à la souffrance (c'est à Job évidemment que ce propos fait allusion) : or, cette patience de Job, Théodose la posséda au plus haut degré, lui qui s'en fit, plus que nul autre, l'imitateur. Lorsqu'arriva en effet le jour fixé d'avance pour la chair, où il fallait que l'âme se séparât du corps, quand survint la dernière maladie, aggravée encore par le poids de la vieillesse, et qui, se prolongeant, devint extrêmement douloureuse, voyez quelle fut sa force d'âme. Tout un an il resta étendu sur son grabat, il avait absolument besoin de la présence d'un aide pour qu'on le mût, et, par ce long alitement, la peau de ses flancs s'était peu à peu crevassée : néanmoins, dans de telles peines, il ne prononça pas un mot qui ne fût plein de courage, digne de son âme amoureuse de Dieu. Bien plus, comme un père, dans sa compassion, lui avait dit : «Demande instamment à Dieu, père, d'être délivré de cette pénible maladie, et il te l'accordera, lui qui a souvent, d'une façon visible, exaucé tes prières», Théodose lui répondit : «Cette pensée m'a souvent importuné, mais j'en ai repoussé les attaques parce que l'a réfutée une autre réflexion qui m'est venue ensuite, qui me criait que j'avais reçu assez de gloire dans ce siècle et qui me conseillait à cause de cela de supporter cette passagère maladie. Car, de vrai, j'ai peur d'entendre au jour du jugement (Lc 16,25) *Tu as reçu ta part de biens durant ta vie*. Voilà pourquoi j'endure et supplie Dieu, non pas de me délivrer de la maladie, mais de me donner de la supporter dans des sentiments de reconnaissance.»

Ceux qui ont veillé alors auprès de lui savent à quel point il ne relâcha en rien de la règle; bien que si longue, la maladie ne put émousser son énergie morale ni lui enlever son amour du service de Dieu. Souvent, je le sais, après s'être endormi, il se réveillait dans un état de méditation spirituelle : les oracles de Dieu n'étaient pas seulement son souci constant dans ses veilles, mais, même dans son sommeil, ils lui étaient devenus des visions de songe du fait que, durant le jour, il se portait vers eux avec ardeur.

Dernières prédictions de Théodose.

Et je sais encore ceci. Alors que Dieu le mettait à l'épreuve dans les derniers temps de sa maladie, il fit des prédictions, dont nous apprenions au fur et à mesure à connaître la vérité par la manière dont les choses se réalisaient. Alors en effet que la communauté des frères se tenait autour de lui, qui en était au dernier soupir, qu'elle se lamentait sur ce qu'elle serait privée désormais de sa sollicitude à les conduire vers Dieu, il leur dit : «Demeurez en patience dans ce lieu, mes pères et mes frères, demeurez-y en supportant en actions de grâces, jusqu'à ce que vous quittiez cette vie, les tentations qui vous y attaqueront, et obéissez selon vos forces aux higoumènes mes successeurs. De mon côté je rendrai témoignage en votre faveur devant Dieu au jour terrible du jugement, quand il viendra récompenser chacun selon sa conduite. Et voici la preuve que je vous en donne, si, après mon départ, vous voyez ce

monastère croissant sans cesse davantage, sachez que j'ai liberté de langage devant Dieu et que les choses se passeront comme je vous l'aurai annoncé; sinon, il est clair qu'elles ne se passeront pas ainsi.» Ce qu'il avait dit là ressemble à ce qui fut dit par l'admirable Elie à son disciple. Car lui aussi, quand Élisée lui avait demandé une double dose en puissance spirituelle» (IV Rois 2,9), lui donna comme signe de l'accomplissement de la demande le spectacle que lui offrirait son ascension, disant (ibid. 2,10) : «Si tu me vois enlevé au ciel loin de toi, il en sera ainsi; sinon, il n'en sera pas ainsi.»

Que donc, père, l'ardente charité que tu avais pour Dieu, expulsant toute lâche crainte, t'a donné l'ineffable liberté de langage de ceux qui ont rang de fils, l'huile le prouve à l'évidence, qui jaillit continuellement de la tombe de ton précieux cadavre, ainsi que les guérisons de malades qui s'y sont souvent produites. Que d'autre part ce saint monastère que, par la providence de Dieu, tu as fondé en est venu, grâce à vos prières, à de grands progrès aux yeux de Dieu et des hommes, les faits eux-mêmes en témoignent. Car il surpasse tous les autres saints monastères de ce pays et il rivalise avec eux par l'ampleur des bâtiments et par le grand nombre de ceux qui veulent y être sauvés. Il ne te reste donc qu'à réaliser complètement tes promesses non mensongères et à ne jamais cesser de prier pour nous, afin que nous obtenions peut-être franchise de langage devant l'inflexible tribunal du Christ, Dieu de notre espérance, et que nous soyons jugés dignes d'être placés, comme des brebis, à sa droite.

Ainsi donc, mes frères, nous avons ferme assurance que ce grand Théodose, notre père, ne cessera pas d'agir ainsi. Nous alors, quel est notre devoir ? Ne restons pas bouche bée devant une telle promesse, ne lâchons pas les rênes à nos concupiscences, de peur qu'à la manière de poulains emportés elles ne nous mènent au précipice. Car lors même que le Seigneur de l'univers, à causes des saintes prières de son serviteur, n'éloignerait pas de nous sa miséricorde, comme jadis il l'a promis aussi au bienheureux David (Ps 17,51; 88,31) en ce qui regarde ses fils, néanmoins, «si nous abandonnons sa Loi, si nous ne marchons pas selon ses décisions» (Ps 88,31), «c'est à bon droit qu'il visitera nos crimes par le bâton» (Ps 88,33), je veux dire les tribulations passagères qu'il infligera ici-bas à notre chair, pour que nous échappions aux punitions éternelles de l'au-delà. Fuyons donc, conformément à sa correction bienveillante, tramée dans ses entrailles paternelles, toute impulsion issue de la concupiscence, changeant ces impulsions en charité pour le Seigneur, et, quant aux mouvements de la colère, empressons-nous de les tourner contre cet ennemi au sens propre, au sujet duquel le Seigneur s'est exprimé en ces termes (Gen 3,15) : «Je mettrai une inimitié entre toi et lui.»

Derniers moments et mort de Théodose.

Mais que vient-il ensuite dans notre récit sur le père ? Puisqu'il est d'usage que tous ceux qui président aux troupeaux spirituels dans le désert assistent à la mort de leur chef et rendent les derniers devoirs à son précieux cadavre par des prières et le chant des psaumes, trois jours avant sa mort, averti en esprit qu'après ces jours-là il serait délivré de l'esclavage de la chair, le bienheureux envoya jusqu'à trois messagers à tous les higoumènes, donnant vraisemblablement par là un signe, je pense, à ceux qui étaient capables de comprendre, qu'ils ne jouiraient plus de sa présence en cette vie que durant trois jours. Il fit dire à ces higoumènes de venir vers lui le troisième jour, sous le prétexte d'une affaire qui devait être discutée avec eux à une sorte de concile des moines. Quand ils furent arrivés, il les salua tous cette fois encore, la dernière; puis il leva les mains dans le geste de la prière, et, comme s'il donnait à entendre à ceux qui étaient là qu'il prononçait les paroles du départ vers Dieu, il dit : «Je vais remettre mon esprit entre tes mains» (Lc 23,46). Quand il eut fait cela, il laissa retomber ses mains, et, un instant après, il rendit le souffle. Il fut déposé avec ses pères, ayant vécu plus ou moins cent cinq ans. Il avait été un homme des désirs les plus hauts, il avait été conduit jusqu'à une belle vieillesse et il avait acquis la franchise de langage qui résulte de la pratique des vertus.

Miracle après la mort.

Mais c'est le moment de lui appliquer à lui aussi ce mot de l'Écriture (Ps 114,15) : «Précieuse devant le Seigneur est la mort de ses saints.» Car Dieu a honoré cette mort d'un miracle qui pour ainsi dire proclame la liberté de langage auprès du Christ qu'ont procurée au

saint la ferveur de sa foi et sa conduite irréprochable. Ce qui s'est passé, il me faut le faire connaître.

Un certain individu nommé Stéphane, Alexandrin d'origine, victime depuis longtemps d'un mauvais esprit, prolongeait son séjour au monastère, dans l'espoir d'obtenir par les prières du bienheureux la délivrance de ses misères. Pourquoi il ne lui fut pas accordé d'être débarrassé de ce démon avant la mort du juste, je l'ignore – «Dieu le sait», dit le divin apôtre (II Cor 11,11) –; peut-être Dieu avait-il eu en vue une plus grande merveille et avait-il réservé la guérison de l'homme pour honorer plus tard le bienheureux. De fait, après que cette sainte âme se fut envolée loin du corps conjoint, l'homme tourmenté par l'esprit impur ne cessait de se tenir auprès de son précieux cadavre, il déclarait – car il arriva que, par la providence divine, il conservait à ce moment-là la santé de l'esprit – qu'il ne quitterait pas le saint avant d'avoir obtenu ce qu'il désirait. De quelles expressions pitoyables cet homme ne se servait-il pas, comme s'il conversait avec le bienheureux encore vivant ? Qui, à l'ouïe de ses gémissements, n'eût été pénétré de compassion à son égard ? De combien de larmes n'inondait-il pas les pieds du saint, criant : «Aie pitié de moi, homme de Dieu, montre que, même après ton départ de cette vie, tu ne cesses pas de supplier Dieu pour ceux qui se réfugient vers toi, délivre-moi du mauvais esprit qui me persécute, ne me renvoie pas dépossédé de la confiance que j'ai toujours continué d'avoir en toi.» Dieu donc, qui a miséricorde, eut pour agréable la foi du suppliant, et, comme il était accoutumé à produire des miracles par son saint, selon le mot (Ps 67,36) «Dieu est admirable en ses saints», aussitôt il délivra l'homme du malheur qui l'étreignait. Ce mauvais esprit en effet, après avoir jeté l'homme à terre, fut anéanti par la main invisible de Dieu.

Donnez-moi donc quelque peu votre attention, bien-aimés, et voyez de quelle sorte a été ce saint admirable. Il a manifesté à l'avance, en montant au ciel même, la sentence que le ciel avait rendue en sa faveur. Il a délivré le suppliant d'un esprit impur. A peine faisait-il une prière, qu'aussitôt il obtenait que de l'air tombât la pluie. Il a maintenu sain et sauf celui qui était en péril de mer, et fait connaître au sauvé son sauveteur. Sur la terre il a brillé par une infinité de miracles. Véritablement, s'il avait été possible d'accomplir des miracles en quelque autre élément encore, là aussi Théodose en aurait fait.

Funérailles de Théodose.

Quand donc le très saint archevêque qui occupait le trône apostolique de Jérusalem (c'était le très excellent Pierre) eut appris la pieuse mort de Théodose, comme d'autres saints évêques étaient venus aussi d'autres villes à Jérusalem, Pierre, avec ces évêques, se rendit à notre saint monastère, désireux d'accomplir la sainte déposition du corps. Il la célébra donc avec tous les honneurs possibles pour le cadavre du saint. On pouvait voir la foule accourir en flots, moines ensemble et gens du monde, les uns se hâtant de toucher le corps pour en obtenir une bénédiction, les autres déchirant même les vêtements qui l'entouraient, certains allant jusqu'à arracher les poils de sa barbe sacrée, chacun voulant avoir quelque chose de ce qui lui avait appartenu, pour ranimer la flamme du souvenir et comme rempart de sécurité. Quand le cadavre eut été avec peine mis à l'abri de ces gens, il fut pieusement mis au tombeau après qu'on eut célébré pour lui la sainte liturgie. Maintenant donc Théodose jouit de la vie qui a été cachée en Dieu, après s'être montré, pour ceux qui l'ont précédé, comme un ornement par la sévérité de son ascèse, le zèle de sa foi, l'ardeur de sa charité, et, pour ceux avec qui il a vécu, comme un encouragement, car il ne leur enseignait à poursuivre que des choses qu'il avait lui-même parfaitement accomplies.

Péroraison.

C'est pourquoi nous nous réjouissons avec toi, père, toi qui as fait une sainte mort et qui es avec le Christ : oui certes, cela vaut beaucoup mieux pour toi, même s'il eût été plus désirable que tu demeurasses en ton corps à cause de nous. Nous pourtant, nous gémissons et nous pleurons sur notre état d'orphelins. Car nous ne t'entendrons plus, père, pour enseigner à forte voix ce qui doit nous mener au salut; ni nous détourner de ce à quoi nous devons demeurer étrangers, ni nous conduire vers ce qu'il nous est nécessaire de poursuivre et avec quoi il nous faut acquérir un commerce familial; ni nous menacer à cause de la paresse qui est la nôtre, ni nous exhorter quand survient en nous l'acédie; ni secouer notre torpeur par le souvenir du châtement éternel, ni rassasier notre désir du royaume sans fin par la considération de notre misère d'ici-bas. Comment laisserions-nous passer tout cela sans verser

des larmes ? Comment pourrions-nous, sans gémississement, rappeler à notre esprit celui qui était, pour nous tous, consolation et cause de progrès ? Maintenant qu'ils ne te voient plus, les mendiants cherchent celui qui les aimait, les pèlerins, celui qui, d'un riant visage, leur donnait l'hospitalité, le fuyard son lieu de refuge; et ceux qui ont besoin de direction celui qui excellait à diriger, les pères du désert celui qui gouvernait le désert et qui guidait dans la montée vers Dieu, les gens du monde celui qui les édifiait en parole et en acte et qui les encourageait à la pleine connaissance de Dieu. Les veuves cherchent celui qui prenait soin d'elles, les vierges celui qui veillait sur elles et les gardait, les jeunes celui qui refrénait leur jeunesse, et nous, notre père, grâce auquel nous avons pu nous présenter devant Dieu.

Cependant il me semble entendre à cette heure le vénérable et doux higoumène, successeur de Théodose, nous dire gentiment pour nous tirer de notre abattement : «Ne vous chagrinez pas, mes enfants, plus qu'il ne convient, comme si on vous avait complètement enlevé l'espoir en Dieu, dès là du moins que ce Dieu existe éternellement, qu'il est dans les mêmes dispositions, qu'il veille sur toutes les créatures qui tiennent l'être de lui, subsistent en lui, se tournent vers lui, car c'est de lui, par lui, en lui, vers lui, que tous les êtres ont été créés, existent et aspirent à l'Etre véritable, chacun en proportion de ce qu'il est. Prenons donc cet Etre pour principe de la vie vertueuse, pour auxiliaire dans le progrès selon nos forces, pour terme du désir qui nous porte vers lui, et montrons un empressement digne d'une si grande attente, acceptant toutes choses comme supportables, même si elles sont très difficiles à supporter, à cause de la gloire qui doit un jour se révéler nos yeux. Armons-nous donc du bouclier de la foi, ceignons nos fronts du casque de l'espérance, mettons autour de nos flancs une ceinture de vérité et de tempérance (cf. Ep 6,16.14; I Th 5,8). Ne prêtons pas le flanc aux attaques du diable (Ep 4,27) contre notre armée en ligne de combat. Repoussons l'ennemi par notre concorde mutuelle; surpassons, si possible, l'état dans lequel nous nous trouvons, et si nous ne le pouvons pas, ne restons pas en arrière de ce que nous avons reçu en tradition. Des vertus de notre père, trois se distinguent parmi les autres : une sévère ascèse qui a duré jusqu'à la plus profonde vieillesse, accompagnée d'une foi sincère; une bienveillance libérale et pleine de savoir-vivre à l'égard des pèlerins et des pauvres; une assiduité intense et, peu s'en faut, continuelle à l'office divin. Si nous poursuivons ces trois vertus, nous aurons aussi toutes les autres en surabondance. N'ayons tous qu'un même cœur, ne l'emportant que par l'humilité, ne nous procurant le premier rang qu'en recherchant le dernier. Car, dit l'Écriture (Lc 14,11), *celui qui s'humilie sera élevé* et c'est aux humbles que le Seigneur donne sa grâce, comme aussi l'inverse. Si nous nous conduisons ainsi, nul n'a le droit de douter que, même maintenant, notre commun père nous est plus réellement présent qu'il ne l'était jadis dans son corps, et d'autant plus qu'il est, à cette heure, plus purement uni à Dieu, en tant que ce corps d'abaissement, qui obscurcissait l'âme, a été déposé au lieu d'où il fut tiré, selon la parole de Celui qui dès le principe l'a nommé *terre* et l'a condamné à retourner à la terre (Gen 3,19), et que, dans peu de temps, il nous sera aussi présent avec ce saint corps lui-même qui, ayant lutté pour la vertu, dans les sueurs et les peines, revêtira une forme meilleure et deviendra configuré ait corps glorieux du Christ.»

Mais en voilà assez. Quant à nous, nous t'assurons, père juste, ce que tu savais déjà avant mon discours, que nous sommes tous unis d'âme à vos intercessions, n'ayant qu'une même manière de voir, suivant en prompt obéissance le pasteur qui après toi nous guide comme il faut, ce pasteur qui, depuis bien des années déjà, gouvernait avec toi ce saint troupeau, et qui maintenant a été désigné pour sa charge par le titre même de pasteur. Associe-toi donc au gouvernement pastoral de celui qui, par toi, a été justement choisi pour présider sur nous, fais-toi pour lui un guide quant aux choses qui mènent à Dieu, et par lui prends soin de nous, veillant à nos allers et retours dans les pâturages divins (cf. Jn 10,3), avec le Christ Jésus notre Seigneur, à qui gloire et puissance avec le Père et le saint Esprit, maintenant et dans les siècles des siècles. Amen.